



Roman québécois Page D 3

Essais Page D 4

Le feuilleton Page D 5

Michel Foucault Page D 6

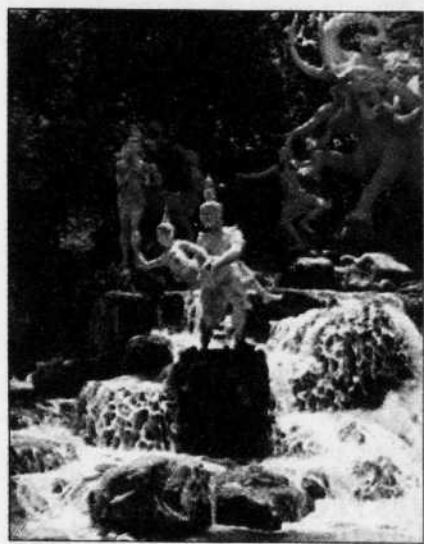
Napoléon Page D 7

Arts visuels D 8

Formes D 10

TRADUCTION

L'homme descend du singe



Au commencement, le monde était divisé en trois, celui des dieux, celui des géants et celui des hommes. Au royaume des dieux, Naraï, dormant sur son serpent au milieu de la mer, rêva qu'il donnait naissance à un enfant emballé dans une fleur de lotus. Consultait le dieu Chiva, le plus beau d'entre tous les dieux, sur l'avenir de cette descendance, Naraï conclut qu'il lui fallait envoyer son fils sur la Terre pour fonder une cité humaine.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

L'anecdote vous dit-elle quelque chose? C'est sur ces prémisses que débute un long poème traditionnel thaïlandais, le *Ramakien*, que l'érudite québécoise Jean Marcel vient de traduire et d'adapter, sous le titre *Sous le signe du singe*, à L'Hexagone. On y suit donc, pour la première fois dans une adaptation en français, les aventures de la réincarnation de Naraï, celles de Rama et de sa bien-aimée, la princesse Sita, les frasques des demi-dieux, le singe blanc Hanouman, le singe vert Bali, le singe rouge Sougri, et leur compagnon le singe Jambou, versé dans la connaissance des drogues et des remèdes. Les guerres, les amours, les jalousies de ces dieux, de ces singes, de ces géants et de ces hommes ressemblent étrangement à celles, plus près de nous, des dieux grecs de l'Olympe.

«Si l'on relie les mythes les uns aux autres à travers l'histoire», dit Jean Marcel, joint par courriel en Thaïlande, on se rend compte qu'ils disent tous la même chose: *l'homme est un être social, sexué et mortel.*»

Sous le blond soleil de la Thaïlande où il passe désormais, en exilé, le plus clair de l'hiver, Jean Marcel raconte comment toute la vie thaïlandaise est inspirée de ce mythe. L'histoire de Naraï, de Chiva, de Rama, de Sita, de l'assaut de la cité de Lanka ou de l'avenir de celle d'Ayoutaya, et de tous leurs amis, ennemis, parents et descendants, est reproduite partout en Thaïlande, dans les sculptures, dans les jardins, au carrefour des routes. Sur les dessins, les enfants reconnaissent partout Hanouman, le singe blanc qui couvre Rama de sa protection.

VOIR PAGE D 2: SINGE

Enquête au bord des gouffres

«Je crois que
le fait d'avoir
vu cela change
tout»



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Bertrand Gervais

L'homme a d'étranges passions. Il s'intéresse à la mort, à sa représentation dans différentes cultures, et est fasciné par les insectes. Bon vivant, à 44 ans, il rit pourtant, s'esclaffe même, régulièrement, au cours de l'entrevue. Ces jours-ci, l'écrivain, qui enseigne aussi la littérature américaine à l'Université du Québec à Montréal, lance à Montréal son dernier roman, *Gazole*, chez XYZ. Son héroïne, Gazole, y est confrontée au suicide d'un proche, qui est aussi le parolier d'un groupe de musique rock qui se fait appeler Le livre des morts.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

On croirait relire l'histoire du suicide de Dédé Fortin et celle de son groupe, Les Colocs. Pourtant, Bertrand Gervais assure qu'il s'agit d'une simple coïncidence. A vrai dire, c'est principalement dans la tête de Gazole, alias Caroline, que se passe cette histoire, mettant en scène un groupe d'adolescents. C'est elle, accompagnée de son amant Pyramide, qui découvre le corps de son ami, pendu nu, au milieu de son appartement.

Pyramide deviendra du coup silencieux comme une crypte, pour reprendre les mots de Gervais. Et *Gazole* reste seule avec le mystère, avec les textes secrets laissés par Lance, le suicidé, qui dévoilent sa détresse. Elle reste seule aussi avec la vision de son corps nu, en érection parce que cette érection est provoquée par la pendaison, au bout d'une corde. Eros et Thanatos, la pulsion de vie et la pulsion de mort, sont réunis en une seule scène, et ce sont autant de tabous que Bertrand Gervais exploite allégrement dans cette œuvre. *Gazole* reste seule avec ses questions sans réponse.

L'écrivain, qui avait déjà donné un recueil de nouvelles, *Tessons*, et un roman, *Oslo*, tous deux chez XYZ, le reconnaît en entrevue. Tout le roman a déboulé à partir du moment où il a campé ce corps inanimé de Lance, et toute l'action tourne autour de ce corps. *Gazole*, qui a vu ce corps-la, se débat avec ce souvenir. «Je crois que le fait d'avoir vu, cela change tout», dit Gervais. C'est pour cela par exemple, dit-il, que dans des musées du Rwanda on a conservé, à la suite du génocide, des corps morts blanchis, pour les exposer au regard humain.

VOIR PAGE D 2: ENQUÊTE

Matthieu Sicard et Yves Lamoureux

CONNAÎTRE, CUEILLIR ET CUISINER
LES CHAMPIGNONS SAUVAGES DU QUÉBEC

La trousse indispensable pour vos excursions :
un guide illustré et un couteau de poche OPINEL®

NOUVELLE ÉDITION • ETUI PLASTIFIÉ • 320 pages • 24,95 \$

F

FIDES

LIVRES

SINGE

SUITE DE LA PAGE D 1

«*Tout le théâtre traditionnel (que l'on joue encore beaucoup dans les villages), toutes les danses classiques représentent un épisode de ce grand texte. [...] Vous vous promenez dans ce pays, et vous voyez constamment des rappels du texte*», explique-t-il.

Le poème pourtant, dans sa forme initiale, n'est pas thaïlandais mais hindou. Intitulé originellement *Ramayana*, il aurait en effet été écrit en Inde, par un certain Valmiki, autour de l'an mil avant notre ère. Depuis, il a eu une influence majeure sur tout l'Orient.

«*Il est probablement venu sur le continent du Sud-Est asiatique, d'abord chez les Khmers du Cambodge, qui étaient à cette époque non pas bouddhistes mais avaient aussi reçu de l'Inde le brahmanisme, religion ancestrale de l'hindouisme aujourd'hui. Et c'est sans doute par leurs voisins khmers que les Thaïs ont été culturellement indianisés, en quelque sorte*», explique Jean Marcel.

Inspiré d'une culture très étrangère de la nôtre, *Sous le signe du singe* n'avait jamais été adapté en français, de façon à être lu comme l'histoire merveilleuse et insensée qu'il raconte. «*Le texte avait été traduit, mais jamais adapté encore*, dit Jean Marcel. *Le texte original est d'ailleurs si étrange à nos oreilles que les deux traductions françaises que je connais se sont contentées de résumer les épisodes plutôt que de les traduire réellement. J'ai aussi consulté des traductions qui avaient été faites en anglais et en allemand. Je n'ai donc pas traduit, mais donné une version qui, sans trahir l'original, confère au texte l'allure qu'il aurait s'il avait été écrit directement en français.*»

Jean Marcel y a donc pris certaines libertés. Ainsi, c'est le singe blanc Hanouman qui devient le personnage central du texte, plutôt que Rama, comme on le trouve dans les textes traditionnels. Aussi, Marcel prête à Hanouman l'invention de l'écriture, ce qui n'est pas confirmé dans toutes les versions du *Ramakien*, mais qui a été avancé par Octavio Paz.

«*Puis un jour que, désœuvré, il grattait nonchalamment un galet plat du bout d'une fléchette, il se rendit compte que la pointe acérée laissait des traces blanches ineffaçables sur la surface pierreuse du galet. Il bondit sur ses pattes, de surprise autant que de joie: il pouvait tracer des signes sur la pierre, qui dureraient autant que la pierre elle-même. Puis il passa des jours et des nuits à inventer des traces qui fussent l'équivalent des choses de l'existence et qu'un lointain destinataire pût reconnaître comme tel*», lit-on dans *Sous le signe du singe*.

Marcel a traduit ce poème du thaï, en y adaptant, en supprimant ou en ajoutant les différentes versions de ce texte fondamental, modulé par les cultures cam-

bodgienne, laotienne, indonésienne, ou birmane. À la tradition indienne, les Thaïlandais ont ajouté une bonne dose d'humour, a constaté le philologue, en comparant les différentes versions du texte. «*Un humour très particulier, propre à la mentalité thaïe, et qui n'a rien à voir avec notre humour occidental. Je ne sais d'ailleurs si on pourra le saisir. J'ai essayé en tout cas de le rendre*», précise-t-il.

Ce qui n'est pas pour déplaire à Jean Marcel, qui allie une solide érudition à un joyeux appétit de vivre.

Ainsi explique-t-il son choix de vivre en Thaïlande, qu'il décrira aussi dans un livre intitulé *Lettres du Royaume de Siam*, qui doit paraître l'an prochain.

«*Disons en bref qu'y étant venu par hasard, sur invitation d'amis thaïs rencontrés à Montréal, j'y ai découvert ce qu'était l'endroit de la terre où je me sentais d'accord avec le plus grand nombre de choses: d'abord le soleil permanent, puis le caractère ineffable du peuple qui vit sous ce soleil, sa cuisine infinie, sa vie quotidienne, la végétation tropicale (pour la première fois de ma vie je cultive des fleurs!). Enfin, le mode d'habitation qui fait que, logeant au cœur d'une grande ville comme j'aime toujours le faire, j'ai tout le jour le calme qu'il me faut pour travailler — comme si j'étais dans un village.*»

Car travailler et écrire fait partie intégrante de l'existence de Jean Marcel. En plus de ses romans, essais, analyses, nouvelles et réflexions, on lui doit de nombreuses traductions et adaptations de grands textes littéraires. C'est lui qui a traduit et adapté du sumérien *Le Chant de Gilgamesh*, ce roi légendaire d'Ourok dont le récit des exploits remonte au XVIII^e siècle avant Jésus-Christ. Ce texte, souligne-t-il, est le plus ancien texte littéraire de l'humanité. Il a été réédité chez Lanctôt en 1998. Il s'est de même attaqué au *Ring*, de Wagner, en tentant de rendre au texte tout son poids dramatique. Et on lui doit des adaptations des grands textes de la *Chanson de Roland* et de *Tristan et Iseult*. Ce qui ne l'empêche pas de s'intéresser aux lettres québécoises, en particulier à Jacques Ferron, qu'il a longuement commenté. Mais le créateur n'est pas loin derrière le philologue, l'essayiste. Aussi, admet-il, *Sous le signe du singe* est bien une version, et non une traduction du texte original. «*J'ai donné libre cours à mon inspiration*», reconnaît-il. On y gagne un conte fabuleux, invraisemblable et féérique, de ceux dont on ne s'est jamais lassé et comme il ne s'en fait plus...

SOUS LE SIGNE DU SINGE

Jean Marcel
L'Hexagone
Montréal, 2001, 193 pages

SUITE DE LA PAGE D 1

Mais est-ce la mort elle-même ou le souvenir de la vie qui hante Gazole à partir de cette vision-là?

«*Plus rien ne peut arriver à ce corps pendu à une corde, le cou brisé par la force de la gravité, la peau refroidie à jamais. Plus rien de douloureux, à moins de croire que l'âme reste près du corps, qu'elle le hante avant de s'éloigner. Mais Gazole ne croit pas à ces histoires. L'âme n'est qu'une invention pour apaiser les insécurités de l'humanité. Quand la mort survient, la conscience se dissout. Elle s'éparille et se défait, elle perd sa masse critique. Une goutte d'encre dans un verre d'eau*», écrit Gervais.

Fascinée par la mort, par l'endroit (ou le néant) où elle conduit, Gazole va jusqu'à toucher au cadavre d'un homme exposé dans un cercueil, dans le salon funéraire au-dessus duquel elle habite.

Depuis qu'il mène un groupe de recherche universitaire sur l'imaginaire de la fin, Bertrand Gervais reconnaît qu'il est fasciné par les représentations de la mort. Il s'est même rendu en voyage au Tibet, autour du mont Kailash, la montagne sacrée des bouddhistes et des Tibétains et d'une partie des hindouistes, avec un groupe de professeurs, entre autres pour mieux comprendre les enjeux du *Livre des morts tibétain*. Ce livre, dit-il, qui prévoit entre autres des instructions à donner au défunt pour lui permettre d'échapper au cycle de la renaissance et de la vie, est récupéré sous de fausses représentations en Occident.

«*J'ai travaillé sur l'idée du livre des morts en Occident, rappelle-t-il au sujet de ses recherches uni-*

ENQUÊTE

versitaires. Car ce livre n'est pas un livre. Ce sont des instructions, des prières. Et par le biais des traductions au début du siècle, en anglais et en français, c'est devenu un livre des morts, et le livre des morts est devenu une espèce de synthèse tout usage qu'on retrouve partout.»

Écrit dans une langue limpide, *Gazole* est donc l'expression littéraire du travail universitaire de l'écrivain. Et c'est, en deux mots, une sorte d'enquête sur la mort. Quel est le poids de l'âme dans le corps humain?, se demande Gazole après le suicide de Lance. Où va cette âme après la mort?

Alors qu'elle touche au cadavre embaumé, l'héroïne se fait la réflexion suivante: «*Il n'y a rien, rien de perceptible, tout à cette absence que la mort a tout à coup inscrite dans la vie. Qu'une masse affaissée, une peau lâche et inutile, le relief accentué d'une pommette. Gazole cherchait la mort, elle n'a trouvé qu'un cadavre. La présence de Lance, sans cesse à l'horizon de son regard, toujours à l'aube de sa conscience, lui a fait croire qu'il pouvait y avoir dans le cercueil un chemin par où le retrouver.*»

Un roman tout à fait actuel

Tout centré qu'il soit sur le mystère de la mort, le mystère de la vie, *Gazole* n'en est pas moins un roman tout à fait actuel. Les adolescents qui y sont décrits pourraient être ceux qui fréquenteront bientôt les cours de Bertrand Gervais à l'UQAM, ou la place Émilie-Gamelin. Ces jeunes vivent en pleine désillusion politique, en pleine libéralisation des échanges. Aussi, le roman de Gervais est sciemment truffé de marques de produits de

toutes sortes, Chrysler, Dunkin' Donuts, Lysol. Même la mort y est présentée sous ses traits les plus commerciaux, à travers la panoplie d'urnes de toutes sortes offertes au client par l'industrie funéraire. Et pourtant, ces jeunes, comme ceux sans doute que Gervais côtoie dans les couloirs de l'université, s'opposent, naïvement peut-être, à la commercialisation à outrance.

«*Gazole était contre Internet, une autre manifestation de l'impérialisme culturel américain. Ça, le FMI, l'ALENA et la ZLEA, c'est du pareil au même*», écrit Gervais. Pour sa part, le personnage du professeur dans le roman, celui de Pierre Vallée, y est décrit comme un passeur, celui qui aide les jeunes à aller au bout de leurs démarches, émotives ou littéraires.

Cette démarche, pour Gazole, c'est aussi celle qui cherche dans l'entourage de Lance ce qui a pu le conduire au suicide. Sur son chemin, elle retrouve ainsi Daphné, ancienne copine de Lance, qui l'a même sans doute rencontré la veille de sa mort. On trouve aussi Véronique, dernière liaison du suicidé. Mais après? Gazole cherche des coupables mais ne trouve que des êtres à leur tour fragiles, vulnérables, impuissants.

Le livre se referme et l'enquête de Gazole est terminée. La vie du groupe de musique appelé Le livre des morts s'est éteinte. Et le mystère de la mort, celle de Lance comme toutes les autres, ce mystère au cœur de l'intrigue de ce polar insoluble, demeure entier.

GAZOLE

Bertrand Gervais
Éditions XYZ
Montréal, 2001, 176 pages

Extrait

«*La mort appartient à ceux qui ne ressentent plus rien. J'essaie de me convaincre d'y croire encore. J'écris, mais les événements m'ont plongé dans un prodigieux silence. Mes insomnies se prolongent. Je veux m'endormir, afin de rêver jusqu'à l'apnée. Dormir, afin que le rêve me dise de ne plus respirer. Cela fait du bien quand on s'arrête un peu. Notre société est fondée sur la respira-*

tion. C'est la source de tout mal. Est-ce poser un acte héroïque que de chercher à l'enrayer à sa racine? Je place mes mains bien à plat sur la table, les doigts écartés, et je tente d'oublier que je respire. Je pratique le silence, l'immobilité, la dissolution.»

Bertrand Gervais, *Gazole*, Éditions XYZ. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'éditeur.

Renaud-Bray

Nos meilleures ventes du 30 août au 5 septembre 2001

1	Dictionnaire	LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2002	COLLECTIF	Larousse	9
2	Roman Qc	ADELAÏDE - Le goût du bonheur, T. 2 ♥	Marie LABERGE	Boréal	23
3	Roman Qc	GABRIELLE - Le goût du bonheur, T. 1 ♥	Marie LABERGE	Boréal	39
4	B.D.	YOKO TSUNO N° 23 - La rage des hommes	Roger LELOUP	Dupuis	2
5	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	T. D'ANSEMBURG	L'Homme	34
6	Fantastique	HARRY POTTER ET LA COUPE DE FEU, T. 4 ♥	Joanne K. ROWLING	Gallimard	41
7	Cuisine	LES SALADES	Anne WILSON	Könemann	17
8	Roman Qc	UN LIEU APPROPRIÉ	Lise BISSONNETTE	Boréal	3
9	Roman	EN AVANT COMME AVANT ! ♥	Michel FOLCO	Seuil	15
10	Cuisine	LES LÉGUMES	Anne WILSON	Könemann	3
11	Roman Qc	LE CHÂTEAU	Georges-H. GERMAIN	Art global	2
12	Roman	PORTRAIT SÉPIA ♥	Isabelle ALLENDE	Grasset	11
13	Guide	QUÉBEC LA BELLE PROVINCE ♥	COLLECTIF	Phidal	21
14	Polar	L'ENGRENAGE	John GRISHAM	Robert Laffont	12
15	Cuisine	LES CUISINES ASIATIQUES	Anne WILSON	Könemann	3
16	Sc. Sociale Qc	LA SIMPLICITÉ VOLONTAIRE ♥	Serge MONGEAU	Écosociété	177
17	Roman Qc	UN DIMANCHE À LA PISCINE À NIGALI ♥ Prix des libraires 2000	G. COURTEMANCHE	Boréal	45
18	Roman	DÉS PHRASES COURTES, MA CHERIE	Pierrette FLEUTIAUX	Leméac	3
19	Roman Qc	UN PARFUM DE CÈDRE ♥ - Éd. compacte	A.-M. MACDONALD	Flammarion Qc	48
20	B.D.	ASTÉRIX ET LATRAVIATA	Albert UDERZO	Albert René	26
21	Sport	GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION ♥	F. DELAVIER	Vigot	168
22	Roman	DOLCE AGONIA ♥	Nancy HUSTON	Actes Sud	25
23	Psychologie	À CHACUN SA MISSION ♥	J. MONBOURQUETTE	Novalis	91
24	Polar	DANS LA RUE OÙ VIT CELLE QUE J'AIME	M. HIGGINS-CLARK	Albin Michel	13
25	Jeunesse	HISTOIRES À CROQUER AVANT D'ALLER SE COUCHER ♥	COLLECTIF	Hemma	151
26	Roman	LA VIE SEXUELLE DE CATHERINE M.	Catherine MILLET	Seuil	17
27	Fantastique	HARRY POTTER À L'ÉCOLE DES SORCIERS, T. 1 ♥	Joanne K. ROWLING	Gallimard	92
28	Flore	LES CHAMPIGNONS SAUVAGES DU QUÉBEC ♥ - Nouvelle édition	SICARD / LAMOUREUX	Fides	9
29	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	Eckhart TOLLE	Ariane	50
30	Roman	99 FRANCS	F. BEIGBEDER	Grasset	49
31	Gestion	LE GUIDE DE L'EMPLOI 2002	COLLECTIF	Septembre	3
32	Roman	JE PENSAIS QUE MON PÈRE ÉTAIT DIEU ♥	Paul AUSTER	Actes Sud	12
33	Maternité	COMMENT NOURRIR SON ENFANT, 3e édition	L. LAMBERT-LAGACE	L'Homme	109
34	Jeunesse	LES PLUS BEAUX CONTES DU TEMPS PASSÉ ♥	COLLECTIF	Hachette	356
35	Spiritualité	LE GRAND LIVRE DU FENG SHUI ♥ - Éd. broché-	Gill HALE	Manise	124
36	Jeunesse	À LA CROISÉE DES MONDES, T. 3 - Le miroir d'ambre ♥	Philip PULLMAN	Gallimard	22
37	Roman Qc	DU MERCURE SOUS LA LANGUE	Sylvain TRUDEL	Les Allusifs	3
38	Psychologie	LES HOMMES VIENNENT DE MARS, LES FEMMES VIENNENT DE VENUS ♥	Joha GRAY	Logiques	392
39	Biographie	LES LIENS DU SANG	NICASO / LAMOTHE	L'Homme	16
40	Critique litt.	DERNIER INVENTAIRE AVANT LIQUIDATION	Frédéric BEIGBEDER	Grasset	11
41	Cuisine	SUSHIS FACILES ♥	COLLECTIF	Marabout	66
42	Essai	NO LOGO : La tyrannie des marques ♥	Naomi KLEIN	Leméac	21
43	Roman	SOÏE ♥	A. BARRICCO	Albin Michel	242
44	Humour Qc	LES CHRÉTIENTERIES	Pascal BEAUSOLEIL	Intouchables	48
45	Maternité	MON BÉBÉ : je l'attends, je l'éleve	E. FENWICK	Reader's Digest	223

♥ : Coup de cœur RB — : 1^{er} semaine sur notre liste N.B. : Hors prescrits et scolaires

Pour commander à distance : (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

Ce palmarès hebdomadaire vous est offert avec la collaboration de

SCABRINI MEDIA

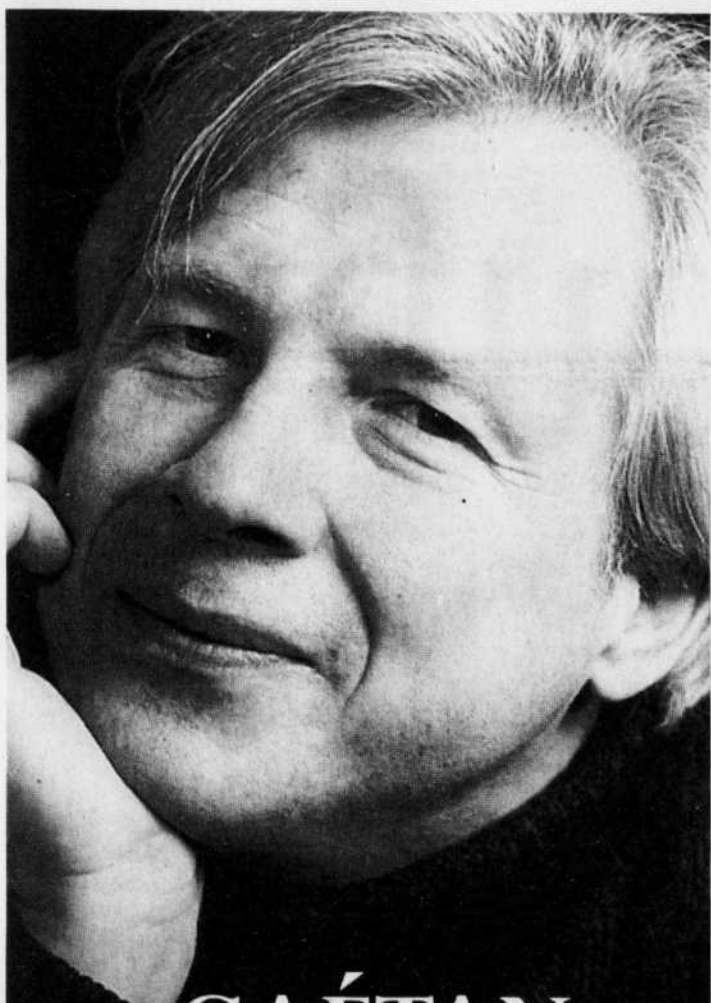
Bien au-delà de la simple impression

et

AGMV Marquis
IMPRIMEUR INC.

La passion du livre québécois

Longueuil • Montréal • Montmagny • Sherbrooke



GAÉTAN SOUCY

«*L'écriture romanesque de Soucy est empreinte d'une richesse culturelle et d'une puissance d'évocation extraordinaires.*»
Pierre Thibault, *Ici*

«*Gaétan Soucy a livré au metteur en scène une œuvre magnifique [...] Soucy est un véritable maître du suspense lorsqu'il sonde les fosses abyssales de l'âme humaine.*»
Ève Dumas, *La Presse*



CATOBLÉPAS

Au Théâtre d'Aujourd'hui du 11 septembre au 6 octobre 282-3900

Théâtre, 102 pages • 14,95 \$



Boréal

www.editionsboreal.qc.ca

À L'ESSENTIEL

Au delà de Saint-Jacques-de-Compostelle

VISAGES DES PÈLERINS AU MOYEN ÂGE
Marcel et Pierre-Gilles Girault
Zodiaque éditeurs
Paris, 2001, 388 pages

Ce volume est le troisième de la collection très informative et réussie «*Visages du Moyen Âge*». Il y eut d'abord *Visages de femmes* puis *Les Anges et leur image*. Il s'agit cette fois des pèlerinages européens dans l'art et l'épopée, une vaste fresque où l'on aborde la littérature épique comme source des pèlerinages médiévaux. Au cours des dernières années, la littérature a négligé bon nombre de pèlerinages médiévaux au profit d'un seul d'entre eux, celui de Saint-Jacques-de-Compostelle, un itinéraire qui connaît une grande vogue.

L'incontournable *Guide du pèlerin de Saint-Jacques du XII^e siècle*, publié en 1882, traduit en français en 1938, a d'abord été la référence obligée de tout jacquaire moderne; tout en faisant connaître la réalité du pèlerinage médiéval, il en a aussi occulté la diversité, comme le notent le père et le fils Girault, tous deux historiens de grand renom.

Les auteurs s'attardent, dans ce remarquable album, à présenter l'image, ou plutôt les images, de la littérature et l'art du Moyen Âge donnent du pèlerin et de sa démarche, en suivant les trois moments cruciaux du pèlerinage: l'engagement, le déplacement physique et l'accomplissement, ce qui nous amène à découvrir qui sont les pèlerins de cette époque et quelles étaient les motivations de leur départ. À travers des poèmes épiques, quelques romans, des textes satiriques comme le *Roman de Renart*, des fabliaux, des textes empruntés au théâtre religieux ou à quelques autres genres littéraires comme la vie des saints, ils examinent leurs destinations et les itinéraires décrits pour les atteindre, Rome ou Compostelle, mais aussi Brioude, Le Puy ou Saint-Gilles de Provence. Les deux historiens ont écarté volontairement de leur propos le pè-



SOURCE ZODIAQUE
Un pèlerin dans la pierre d'une cathédrale du Moyen-Âge.

rinage en Terre sainte, le plus prestigieux au Moyen Âge, itinéraire qui fera l'objet d'un traitement à part lors de publications ultérieures.

Dans ce volume de très belle présentation, généreusement illustré et fort bien, on voit donc le pèlerin se préparer au voyage: moyens de locomotion adoptés, équipement, rites de départ. On le suit ensuite sur la route, on l'accompagne dans les difficultés de la marche comme à l'étape. Puis c'est l'accueil du pèlerin parvenu au sanctuaire ainsi que les rites de l'arrivée, le séjour et les souvenirs rapportés comme autant de trésors. Un livre passionnant, accessible à tous.

Renée Rouan

ÉCHOS

Cortège de poètes

La 17^e édition du Festival international de poésie de Trois-Rivières prendra son envol le vendredi 28 septembre prochain, avec son cortège de poètes du Québec et de l'étranger, ses lectures, ses spectacles, ses soirées, ses prix et ses lancements.

Au cours du lancement de la programmation, qui se tenait cette semaine au Saint-Sulpice, les organisateurs du festival ont dévoilé la liste des poètes invités (on en attend 150 d'une trentaine de pays différents), les activités ainsi que les lauréats de quelques récompenses.

On sait donc déjà que l'un de ceux-ci est Roger des Roches, qui recevra le grand prix du Festival international de la poésie, pour son recueil, *Nuit, penser*, publié aux Herbes Rouges. Le jury y a apprécié l'art de la concision mis au service de la création d'ambiances. Pour sa part, le prix Félix-Antoine Savard de poésie sera remis à Monique Juteau, pour une suite intitulée *Jeux de mémoire en l'espace de quelques huitres*, ayant paru dans la revue *Arcades*. Des mentions seront remises à des poèmes de José Acquelin et de Christine Balta. Le prix Piché de poésie de l'Université du Québec à Trois-Rivières reviendra à Isabelle Forest pour sa suite intitulée *Les petites filles aussi sont périsissables*, et une mention sera accordée à Patrick Nicole pour *La danse calme de l'angoisse*.

Le Festival international de poésie de Trois-Rivières se poursuit jusqu'au 7 octobre. À en juger par la liste des activités prévues, on doit y trouver des poèmes à domicile, des poètes au centre de détention, le lancement d'une version de *L'Homme rapaillé*, de Gaston Miron, en espagnol, du théâtre et des ateliers d'écriture.

Discussions littéraires sur Internet

La maison d'édition Nota Bene lance une collection de livres qui seront tirés de discussions littéraires de haut vol tenues sur Internet. Le premier livre de cette collection s'intitulera *Frontières de la fiction*, et résulte d'un colloque tenu sur Internet, sur le même thème, à l'adresse www.fabula.org. Il sera publié en collaboration avec les presses de l'Université de Bordeaux.

«Le site existe depuis deux ans, il est consacré à l'actualité littéraire et à la recherche en littérature», explique Guy Champagne, éditeur de Nota Bene, qui se charge de rendre disponibles ces discussions sur un support de papier.

Le livre s'écrit donc au fil de ces échanges sur Internet et son propos peut être modifié, corrigé, selon l'évolution des discussions. Il sera publié chez Nota Bene dans sa version finale. Car si l'Internet permet une rapidité phénoménale d'échanges à travers le monde, son support demeure moins pratique que celui du papier.

Du côté québécois, c'est René Audet qui joue le rôle de webmaster du site et qui anime les échanges. Du côté français, Alexandre Gefen joue ce rôle. Participent à ces échanges certains intellectuels de grande réputation, dont Julia Kristeva et Antoine Compagnon. Un livre sur Roland Barthes devrait aussi paraître en 2002.

Caroline Montpetit

KALÉIDOSCOPE BRISÉ

Sergio Kokis
Éditions XYZ, collection «Romanichels»
Montréal, 2001, 348 pages

L'Amérique, surtout celle du Sud, aura-t-elle été la poubelle de l'Europe qui, depuis ses missionnaires et ses conquistadors jusqu'aux nazis d'hier, y aurait déversé son intolérance, sa morale hypocrite, son appétit du gain? «Tout paraît ici une sorte de caricature monstrueuse ce que l'Europe a produit de plus excessif», affirme un des personnages du roman de Kokis à propos du Paraguay de 1948.

Ce propos, servi par certains épisodes, circule dans *Kaléidoscope brisé*, qui n'est pas pour autant une thèse socio-politique déguisée. C'est un authentique roman-roman, riche de toute une cohorte de personnages qui y vivent mille péripéties. Ce sont, pour les principaux, des artistes de cirque, qui veulent se consacrer à leur art modeste. Mais même s'ils sont empêtrés dans les soucis du quotidien, on ne voit pas pourquoi ils n'auraient pas droit à leurs opinions, d'une lucidité parfois tranchante.

Dans ce second volet d'une trilogie amorcée l'an dernier avec *Saltimbanques*, on retrouve les membres du cirque Alberti, qui viennent tenter leur fortune en Amérique du Sud après avoir quitté l'Europe au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

Ce deuxième livre a son autonomie, assurée assez habilement dès le début par un narrateur bienveillant qui fait, en quelques pages, une mise à jour de la situation des personnages que le lecteur ne connaît pas. Jouant franc jeu (chez Kokis, l'artiste est un illusionniste honnête), il explique même le premier mot du titre: la vision kaléidoscopique correspond à celle des artistes qui la préféreraient à «la platitude offerte par la longue-vue». Nous voici fixés sur la manière dont le récit sera mené.

Pourquoi «brisé»? C'est un jeune cariocha de Rio qui en donne la clé — un certain Serginho, clin d'œil de Kokis à son propre premier roman, *Le Pavillon des miroirs*.

Une fois éclaircie la question du titre et la longue-vue mise de côté au bout de quelques pages, le récit s'approche des personnages eux-mêmes et de leurs destins, racontés par fragments qui vont se croiser, se superposer, s'éloigner en formant, de brefs instants, des compositions cohérentes qui se défont dès que l'agitation du monde les reprend.

Cette suite des pérégrinations de la troupe Alberti se passe pour l'essentiel en deux périodes: un «présent», sur deux ans, de 1947 à 1949; et des avancées dans un futur, situé dix ou vingt ans plus tard. Périodes fragmentées toutes deux, présentées en alternance et selon une chronologie non linéaire dont les personnages sont les jouets, capricieuse comme leur itinéraire qui les mène du Brésil à l'Argentine puis au Paraguay. Et retour.

Alors que *Saltimbanques* nous installait tranquillement, avec quelques longueurs dans la présentation des personnages, dans une histoire qui s'annonçait consi-

dérable, *Kaléidoscope brisé*, débarrassé de ces contraintes, apparaît beaucoup plus vif. Les saltimbanques y sont tous, du moins pour quelque temps: le nain hercule et philosophe, la cartomancienne dont les visions sont moins folles que bien des faits réels... Ils forment une micro-société bariolée comme le sont les grandes, celles de ces pays ingouvernables d'Amérique du Sud dont les régimes militaires plus ou moins sanguinaires se maintiennent ou tombent pendant que leurs populations, ignorantes, résignées, superstitieuses n'y voient que du pareil au même.

Les épisodes tragico-comiques se succèdent, aussi réussis que les portraits délicieusement satiriques des gens de pouvoir en pantins ridicules, effrayants dans leurs visées mégalomanes. Le délabrement de ces sociétés apparaît ici comme une sorte d'écho amplifié de celui du cirque Alberti. Avec, au premier rang, celui du Paraguay à la veille de la prise du pouvoir par le sinistre général Stoessner, pays invraisemblable, plus fou encore que ses voisins, fier d'héberger les débris de l'aryanisme, immense marécage où s'enfoncent inéluctablement les immigrants, leurs habitants et son peu d'institutions.

Ces saltimbanques européens qui fuyaient l'Europe d'après-guerre pour oublier leur passé et recommencer une nouvelle vie (ils font le mouvement inverse du héros d'un autre roman de Kokis, *Errances*, qui revenait dans son Brésil natal après un exil européen) sont cependant rejoints par l'Histoire. Sans l'avoir voulu, ils paient pour les exactions de leurs ancêtres conquérants. Eux qui venaient chercher en Amérique la paix et la fortune n'en auront que des miettes: ils attraperont surtout la peste morale et idéologique apportée jadis avec les crucifix et les fusils.

Ce ne sont pas des victimes ni

des martyrs: simplement des humains — talentueux, sensibles, retors — qui doivent se débrouiller avec les moyens du bord. Leur seul tort véritable — à part celui de se trouver parfois au mauvais endroit au mauvais moment —, c'est d'accepter de se dévoyer, comme artistes, par vanité ou soif d'argent, en s'acquinant avec des gens de pouvoir. Car il y a une éthique de l'artiste, présente ici comme dans toute l'œuvre de Kokis, selon laquelle il doit préserver sa liberté d'expression en se gardant de tout embrigadement politique et de courbettes devant les gens influents.

Kokis nous offre ici, intacts, ses talents de raconteur et de portraitiste qu'on avait salués dans ses premiers romans, *Le Pavillon des miroirs* et *Negao et Doralice*.

Cette nouvelle histoire, pleine de rebondissements, est agrémentée d'assez jolies piques, dont une à l'endroit de l'imperialisme états-unien, dont «la bête, la tièdeur moite et l'infantilisme» s'annoncent infiniment plus difficiles à combattre que les fascismes brutaux. Une autre (p.150), dont la méchanceté surprendra, vise de toute évidence Lise Bissonnette, dont on se demande ce qu'elle a bien pu faire à l'auteur pour la mériter...

Sans prétendre se hisser jusqu'à Homère, cette ample histoire, très moderne, se réclame du modèle de *L'Iliade*, préférée à *L'Odyssée*, car, dit un des personnages, le retour aux lieux d'origine ne réserve jamais que déceptions ou ennui. La retraite paisible d'Ulysse en Ithaque ne serait, selon lui, qu'un *happy end* naïf. Ce que proposent plutôt les personnages de Kokis, c'est une histoire où «le lecteur se retrouve à la fin avec une multitude de destinées éparses et contradictoires, y compris avec de nombreux morts, et sans réponse claire». On en est là, en effet, une fois le livre refermé. Et on peut raisonnablement prévoir qu'il en sera de même à la toute fin de cette trilogie dont on annonce le dernier tome pour l'an prochain.

robert.chartrand5
@sympatico.ca



Robert Chartrand

délabrement de ces sociétés apparaît ici comme une sorte d'écho amplifié de celui du cirque Alberti. Avec, au premier rang, celui du Paraguay à la veille de la prise du pouvoir par le sinistre général Stoessner, pays invraisemblable, plus fou encore que ses voisins, fier d'héberger les débris de l'aryanisme, immense marécage où s'enfoncent inéluctablement les immigrants, leurs habitants et son peu d'institutions.

Ces saltimbanques européens qui fuyaient l'Europe d'après-guerre pour oublier leur passé et recommencer une nouvelle vie (ils font le mouvement inverse du héros d'un autre roman de Kokis, *Errances*, qui revenait dans son Brésil natal après un exil européen) sont cependant rejoints par l'Histoire. Sans l'avoir voulu, ils paient pour les exactions de leurs ancêtres conquérants. Eux qui venaient chercher en Amérique la paix et la fortune n'en auront que des miettes: ils attraperont surtout la peste morale et idéologique apportée jadis avec les crucifix et les fusils.

Ce ne sont pas des victimes ni

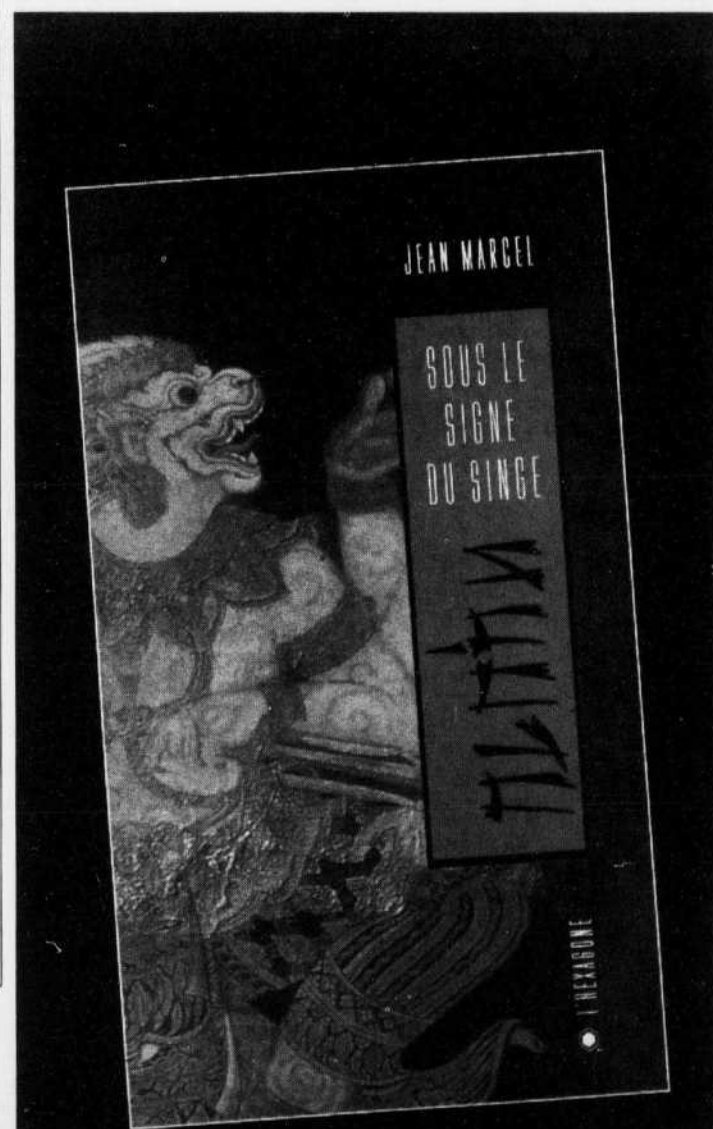
des martyrs: simplement des humains — talentueux, sensibles, retors — qui doivent se débrouiller avec les moyens du bord. Leur seul tort véritable — à part celui de se trouver parfois au mauvais endroit au mauvais moment —, c'est d'accepter de se dévoyer, comme artistes, par vanité ou soif d'argent, en s'acquinant avec des gens de pouvoir. Car il y a une éthique de l'artiste, présente ici comme dans toute l'œuvre de Kokis, selon laquelle il doit préserver sa liberté d'expression en se gardant de tout embrigadement politique et de courbettes devant les gens influents.

Kokis nous offre ici, intacts, ses talents de raconteur et de portraitiste qu'on avait salués dans ses premiers romans, *Le Pavillon des miroirs* et *Negao et Doralice*.

Cette nouvelle histoire, pleine de rebondissements, est agrémentée d'assez jolies piques, dont une à l'endroit de l'imperialisme états-unien, dont «la bête, la tièdeur moite et l'infantilisme» s'annoncent infiniment plus difficiles à combattre que les fascismes brutaux. Une autre (p.150), dont la méchanceté surprendra, vise de toute évidence Lise Bissonnette, dont on se demande ce qu'elle a bien pu faire à l'auteur pour la mériter...

Sans prétendre se hisser jusqu'à Homère, cette ample histoire, très moderne, se réclame du modèle de *L'Iliade*, préférée à *L'Odyssée*, car, dit un des personnages, le retour aux lieux d'origine ne réserve jamais que déceptions ou ennui. La retraite paisible d'Ulysse en Ithaque ne serait, selon lui, qu'un *happy end* naïf. Ce que proposent plutôt les personnages de Kokis, c'est une histoire où «le lecteur se retrouve à la fin avec une multitude de destinées éparses et contradictoires, y compris avec de nombreux morts, et sans réponse claire». On en est là, en effet, une fois le livre refermé. Et on peut raisonnablement prévoir qu'il en sera de même à la toute fin de cette trilogie dont on annonce le dernier tome pour l'an prochain.

robert.chartrand5
@sympatico.ca



récit
21,95 \$

Une réécriture passionnante du récit mythique du Ramakien, à la source des cultures du Sud-Est asiatique.



L'HEXAGONE
www.edhexagone.com

ESSAIS

Citoyen du monde

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Naim Kattan a beaucoup voyagé. De Lima à Dakar, d'Alger à Tolède, partout il a rencontré de grands écrivains et de grands hommes. Ceux qui ont déjà lu ses livres le savent, il est né Juif à Bagdad, a ensuite migré vers Paris, puis vers Montréal, où il écrit désormais en français. Ces différentes «villes de naissance», comme il les a appelées, ont du reste fait l'objet d'un essai paru l'an dernier chez Leméac, dans la collection «Ici l'ailleurs».

Cette culture, cosmopolite, en fait un observateur privilégié et lui permet de plonger aux racines de civilisations millénaires. Cette traversée du monde, décrite maintenant dans l'essai *L'Écrivain migrant*, paru dans la collection «Constantes», chez HMH, est enrichie de lectures approfondies dans diverses langues.

Ainsi, la lecture de *L'Écrivain migrant* nous permet-elle de rencontrer l'Allemand Günter Grass, dans son studio d'artiste, au troisième étage d'un immeuble de Berlin, ou encore le Tchèque Milan Kundera, s'ennuyant de Prague dans un appartement à Montparnasse.

L'essai se divise en deux parties. La première navigue librement entre des thèmes très variés: la rectitude politique, le sépharadisme, la paix ou la tristesse. La seconde, peut-être la plus intéressante, est une tournée des villes visitées par Kattan que celui-ci nous propose, tel un collectionneur ouvrant au grand public les portes de son musée personnel.

Promenades dans les rues, entretiens avec des hommes célèbres, lectures, réflexions sur la politique, la paix, l'avenir, le tout est résumé, souvent en quelques pages, le temps de jeter un coup d'œil averti à Lhassa, Budapest, Tel-Aviv ou Lima.

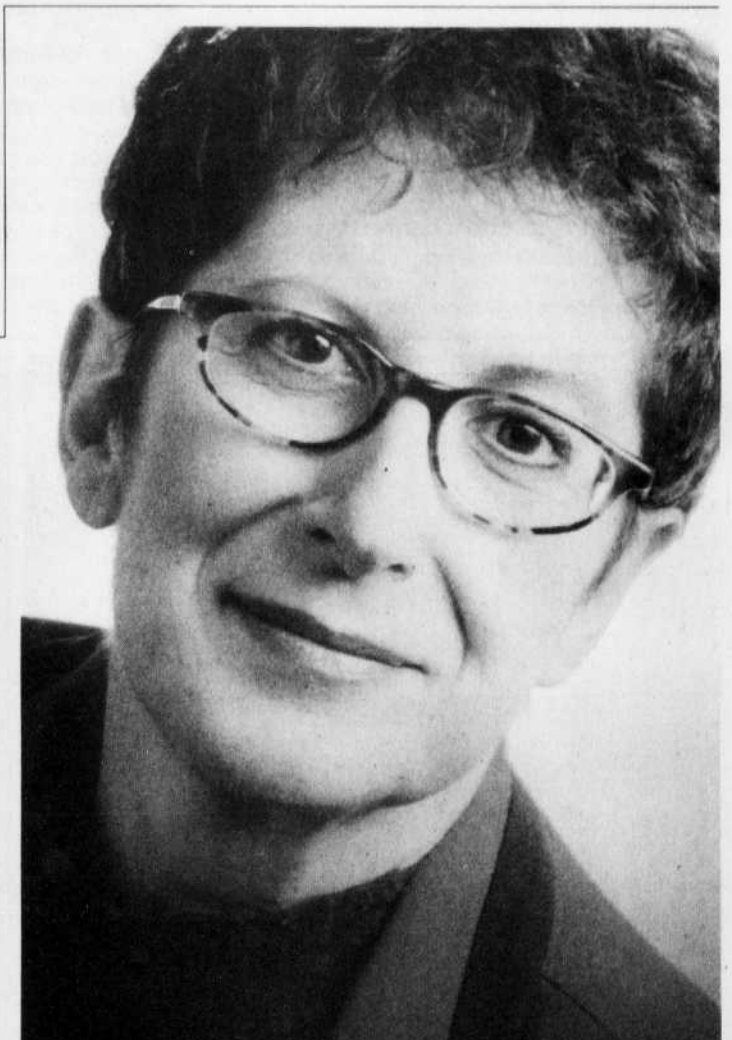
Budapest et Tel-Aviv

Parfois, le séjour est particulièrement poignant. C'est le cas des pages sur Budapest où, après avoir rencontré un peintre et un théoricien marxiste, Kattan se trouve en présence d'un historien qui répond aux accusations généralement faites au communisme. «J'avais l'impression d'être en face d'un fantôme, dans un royaume où il n'y avait plus de sujets, sauf quelques survivants qui annonçaient des phrases depuis longtemps tombées en désuétude», écrit-il.

Touchante aussi est sa visite de Tel-Aviv, où l'on vit, depuis l'Intifada, dans l'obsession des bombes arabes, et celle de Jérusalem, au moment du Yom Kippour, alors que Saddam Hussein et le président américain George Bush père s'échangent des discours incendiaires au sujet du Koweït. «Le monde va mal et cette ville est elle-même déchirée, menacée», écrit Kattan au terme de ses pages sur Jérusalem. *Peut-être, me dis-je, que l'appel de cette nuit sera finalement exaucé*. L'attente se poursuit.

L'ÉCRIVAIN MIGRANT

Naim Kattan
Hurtubise HMH,
collection «Constantes»
Montréal, 2001, 209 pages



LISE BISSONNETTE

«Lise Bissonnette nous est revenue entière. Au meilleur de son écriture.»
Aline Apostolska,
La Presse



UN LIEU APPROPRIÉ

Roman,
200 pages • 19,95 \$



Borealis
www.editionsborealis.qc.ca

Monique Le Maner

Ma chère Margot,

roman



Récit épistolaire et roman noir dans lequel la folie épie la lucidité, *Ma chère Margot* maintient le lecteur captif de la première à la dernière ligne.

192 p., 18 \$

www.generation.net.triptyque
Té.: (514) 597-1666

Triptyque

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Deux Marie costaudes

MARY TRAVERS BOLDUC

LA TURLUTEUSE DU PEUPLE

Christine Dufour
Éditions XYZ
Montréal, 2001, 192 pages

MARIE BRAZEAU

FEMME EN NOUVELLE-FRANCE

Rémi Tougas
Éditions Septentrion
Sillery, 2001, 204 pages

Géante de la chanson canadienne-française, «première auteure-compositrice-interprète du Québec», Mary Travers, dite la Bolduc, en impose par tous les aspects de son existence.

Née le 24 juin 1894, à Newport en Gaspésie, d'un père d'origine irlandaise et d'une mère canadienne-française qui était la cousine de l'herculeen Louis Cyr, elle accompagne son père au chantier, dès l'âge de onze ans, en tant qu'aide-bûcheron!

Venue rejoindre sa demi-sœur Mary-Ann à Montréal, en 1907, pour l'appuyer dans ses tâches de bonne

à tout faire chez un notable du square Saint-Louis, la jeune fille multiplie dès lors les emplois susceptibles de la mener à l'indépendance: ouvrière dans une usine de textile à 16 ans, elle fonde sa propre boutique en 1911, activité qu'elle maintiendra jusqu'à son mariage en 1914 avec Édouard Bolduc, un ouvrier de la Dominion Rubber. La robuste Gaspésienne (son père la surnommait affectueusement «Frank» pour saluer sa force) entre donc dans la vraie vie adulte sous le nom de Mme Édouard Bolduc.

Il fallait, pour raconter la vie remarquable de cette femme à la stature hors du commun, trouver le ton juste, c'est-à-dire énergique et plein d'allant. Christine Dufour y est parvenue en menant son récit biographique comme un joyeux rigodon. Sans prétention, simple et sans temps mort, sa narration captive, tout en transmettant une foule d'informations bien dosées.

Mère de quatre enfants malgré treize grossesses, Mme Édouard Bolduc ne vit pas dans la ouate. D'abord installés dans le «faubourg à m'lasse», elle et les siens tenteront l'expérience américaine, au Massachusetts, pendant une année au terme de laquelle ils reviendront à Montréal. Mis K.O. par un dentiste incompétent qui le défigure en 1928, Édouard Bolduc aura de la peine à faire vivre sa famille dans la tourmente qui suit le krach de 1929. Les talents musicaux de sa femme, mis en veilleuse depuis son mariage, renaîtront à cette occasion.

Premières chansons

Violoniste dans la troupe des Vieilles du bon vieux temps, de Conrad Gauthier, elle enregistre ses premières chansons sous étiquette Starr en 1929 sans trop

de succès. La gloire la rejoint en 1930 grâce à sa chanson *La Cuisinière*. Sa marque de commerce, son nom d'artiste qu'elle aura toujours de la difficulté à accepter puisqu'elle le trouve un peu déplacé «pour une mère de famille respectable», surgira par surprise: «Même le député du comté de Dorchester de l'époque, M. Ouellet, se leva spontanément lors d'une "veillée" afin de clamer son admiration pour le talent de Mary. Le député la surnomma ce soir-là "la Bolduc".»

Pionnière du principe de la tournée d'artiste à travers la province qu'elle lance en 1931, géante de sa propre carrière qu'elle contribue à faire mousser par des innovations publicitaires (campagnes d'affiches, billets de spectacle largués d'un petit avion loué), la Bolduc subjugué les Canadiens français par son front et sa compassion envers les petites gens.

Gravement blessée lors d'un accident de tournée en 1937, elle apprendra du même souffle qu'elle souffre d'un cancer, qui l'emportera le 20 février 1941. Jusqu'à ses derniers moments ou presque, elle s'entêtera à chanter joyeusement, malgré les souffrances qui l'accablent.

Avait-elle des défauts? Christine Dufour évoque sa douleur de mère trop souvent absente du foyer, mais elle le fait dans des passages touchants qui ont pour effet de grandir le personnage. Que penser, alors, du procès intenté à son fidèle chauffeur Henri Rollin à la suite de l'accident de 1937? Là encore, la biographe excuse son héroïne, mais de manière plus ou moins convaincante. Peut-être, après tout, que cette catholique sincère, qui refusait toutefois de suivre les évêques dans leur condamnation des divertissements artistiques, a été presque sans tache.

Ses turlutes, en tout cas, auront été, pour bien des ébranlés du capitalisme sauvage, un baume sur les années dures. Mais d'où venaient-elles, ces réjouissantes jongleries buccales? Christine Dufour a déniché je ne sais trop où cette émouvante hypothèse que

je vous laisse méditer: «C'était en Louisiane, disait-on, que le turlutage était né... La légende veut que, lors de la déportation des Acadiens par les Anglais en 1755, ces derniers aient eu la méchanceté de briser les instruments de musique cajuns, surtout des violons. Pourquoi? Pour que la musique acadienne ne puisse plus se transmettre de génération en génération. C'était bien mal connaître les Acadiens! Ce fut pour cette raison qu'ils se mirent à turluter des "reels à bouche", afin de ne pas oublier les airs de leurs chansons traditionnelles. Belle vengeance!»

Une femme en Nouvelle-France

La couverture douce et calme de ce livre, très Nouvelle-France mythique, attire. (Œuvre du peintre Pierre Tougas, cette aquarelle rustique montre une jeune femme qui observe, par la fenêtre, la chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours à la fin du XVII^e siècle. Cette femme, c'est Marie Brazeau, ancêtre du peintre et, présume-t-on, de Rémi Tougas lui-même, auteur de *Marie Brazeau: femme en Nouvelle-France*, ouvrage qui a remporté le prix Septentrion 2001, octroyé par la Fédération québécoise des sociétés de généalogie.



Mary Travers, mieux connue sous le nom de La Bolduc.

ARCHIVES LE DEVOIR

«Historien de famille», ce qui signifie probablement plus ou moins autodidacte puisqu'il se présente comme «ingénieur de formation». Rémi Tougas a travaillé sérieusement afin de faire revivre cette femme «flamboyante et haute en couleur», partie de France en 1681 pour venir s'établir à Montréal, où elle mourra en 1735.

Muni d'une solide documentation de première main constituée à partir des archives paroissiales, notariales et judiciaires du Québec, Tougas, avec ce livre, n'ambitionne rien de moins que de saisir «la vie quotidienne en direct» et de raconter «l'histoire véridique de la pétillante Marie Brazeau». Y parvient-il? Oui et non.

Son enquête révèle, en effet, que Marie Brazeau eut une vie bien remplie. Mariée en France en 1679, elle sera plus tard abandonnée par ce Guérin qui finira pendu pour cause de bigamie. Mère de famille monoparentale, elle tient ensuite cabaret à Montréal pour survivre, accouche d'enfants illégitimes, mène ses diffi-

ciles affaires avec panache, se chicane fréquemment avec sa famille qui en a honte et finit par se ranger en contractant trois autres mariages honnêtes et féconds. Grâce aux recherches de Tougas, on la suit pas à pas à l'église, chez le notaire et très souvent chez le juge (que de litiges dans cette vie!). Le portrait est donc détaillé... mais un peu terne.

Trop uniment descriptif et énumératif, l'ensemble perd en évocation ce qu'il gagne en précision. D'actes notariés en minutes de jugement, d'actes de baptême et de mariage en actes de sépulture, on repasse les grandes étapes d'une vie, mais sans sentir le souffle de l'existence.

Modèle d'enquête généalogique bien menée, ce *Marie Brazeau*, toutefois, contrairement à ce que prétend l'éditeur, ne s'apparente surtout pas à un roman. Sa mise en forme reste trop froide pour séduire.

louiscornellier@parroinfo.net



Louis Cornélius

Vers un Gala du livre



SIGNETS

Marie-Andrée
Lamontagne
Le Devoir

Après le milieu du théâtre, après celui du cinéma et de la télévision, le livre aura son gala télévisé. Si tout se passe comme prévu, ce-

lui-ci aura lieu le 23 avril prochain. On y décernera pour l'occasion les

tout nouveaux prix Odyssée dans pas moins de 28 catégories réparties sous trois bannières: littérature, métiers du livre, promotion et diffusion du livre. C'est la jeune Association du livre francophone d'Amérique (ALFA) qui compte veiller à sa réalisation. A l'image d'un organisme qui se veut fédérateur, ses responsables n'ont voulu oublier personne, depuis l'auteur du meilleur manuel scolaire destiné au primaire et au secondaire jusqu'au site Internet de l'année, en passant par le concepteur de la grille graphique et de la mise en page les mieux réussies.

A en juger par les critiques que s'attirent chaque année les actuels galas télévisés, cédant tous à une autocongratulation professionnelle de circonstance dont le grand public n'a que faire, le pari est risqué, a fortiori s'agissant d'un objet aussi peu télévisuel que le livre. Mais il faudra attendre de pouvoir juger sur pièce avant de se prononcer sur une formule dont la première édition pourrait aussi être un coup d'essai, ce qui n'aurait rien de déshonorant.

Dans l'immédiat, on retiendra la volonté de l'ALFA de réunir le milieu du livre autour d'un projet de gala qui se veut une vitrine en même temps que la traduction en images d'un souhait: que le livre soit au cœur de la société. Mais il y a un hic, et même deux. Le livre n'est pas au cœur de la société et le milieu du livre n'est pas uni.

L'idée d'un gala du livre revient à Gaëtan Lévesque, éditeur chez XYZ et, jusqu'à la semaine dernière, vice-président de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL), section littéraire. En février dernier, l'ANEL, par l'entremise de son directeur général, Jean-Louis Fortin, donnait son appui à la tenue d'un Gala des prix Odyssée et, du coup, au «comité» (l'ALFA en tant que telle n'est alors pas mentionnée dans la lettre) chargé de sa réalisation, sous la présidence de Gaëtan Lévesque.

En juin dernier, le conseil d'administration de l'ANEL fait volte-face. Non seulement il adopte une résolution demandant à l'Alfa (cette fois désignée nommément) de clarifier son mandat, mais il se propose de faire «connaître à tous les organismes subventionnaires, aux commanditaires potentiels et aux instances politiques concernées son désaccord avec l'élargissement éventuel du mandat de l'Alfa» et de recommander «jusqu'à nouvel ordre à ses éditeurs-membres de ne pas demander leur adhésion à l'Alfa». Que s'est-il passé?

Question de sous

Il s'est passé que l'ALFA a décidé entre-temps de ne pas s'en tenir au gala, mais de publier aussi un bulletin d'information et d'organiser diverses activités de promotion du livre, comme l'explique son bulletin d'adhésion. Il s'est passé surtout que l'organisme a reçu une subvention de 100 000 \$ de la Société de développement des entreprises culturelles (SODEQ) et qu'elle a déposé une demande d'aide financière à Patrimoine Canada. Pour des éditeurs souvent sur la défensive, œuvrant dans un secteur fragile, cette somme apparaît détournée des coffres de leur association ou de leurs maisons d'édition respectives, comme en témoignent explicitement les quatre premiers alinéas de la résolution du 22 juin dernier. «L'aide à l'édition en provenance de la SODEQ est en décroissance depuis cinq ans, explique par ailleurs Denis Vaugois, président de l'ANEL et éditeur de Septentrion. Et on voudrait nous faire croire que les budgets de l'aide à la promotion et de l'aide à l'édition ne sont pas transférables? Allons donc!»

Il s'est passé aussi que Gaëtan Lévesque était absent du conseil d'administration de l'ANEL qui a adopté la résolution de juin dernier. Non sans malaise, Denis Vaugois y voit le signe d'un déplacement des centres d'intérêt de ce dernier vers l'ALFA au détriment de l'ANEL. Mais ne pourrait-on pas y voir aussi l'illustration de tirailllements entre les deux sections de l'ANEL, puisque les représentants du secteur scolaire sont à l'origine de la résolution?

L'ANEL est née, en effet, de la fusion de deux associations d'éditeurs, les uns voués à la littérature générale, les autres à l'édition scolaire, et les intérêts, les méthodes de travail et les besoins des uns et des autres ne sont pas toujours convergents, en dépit d'une unité de façade et de la bonne volonté de ses dirigeants. Certains vont même plus loin en faisant remarquer la présence officieuse d'une troisième section, celle des petits éditeurs de littérature aux besoins criants et aux moyens réduits, dont ne tiendraient pas assez compte les confrères mieux nantis censés les représenter.

Cependant, l'adhésion à l'ALFA se fait sur une base individuelle. L'organisme, qui compte à l'heure actuelle, selon ses dirigeants, environ 200 membres, accueille indifféremment, moyennant une cotisation de 20 \$, tous les acteurs du livre: traducteur, libraire, chercheur, papeterie, archiviste, délégué commercial... Il arrive même l'ouverture jusqu'à inclure des catégo-

ries aussi floues que «travailleur culturel» et «lecteur», ce qui ne manque pas de faire sourire les sceptiques. Bruno Roy, président de l'Union des écrivains (UNEQ), est vice-président de l'ALFA, et Françoise Careil (Librairie du Square) est administrateur, mais c'est chaque fois à titre individuel. Pour sa part, Lise Oigny, maintenant directrice générale de l'ALFA après avoir occupé des fonctions semblables à l'ANEL pendant plusieurs années, demeure convaincue du bien-fondé d'un «organisme qui ne fait pas de représentations politiques, et c'est le cas de l'ALFA».

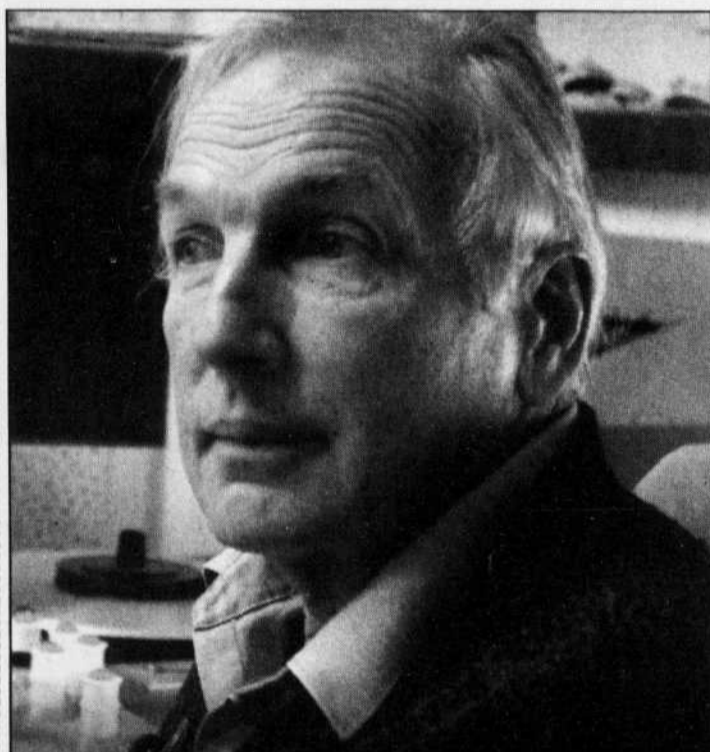
Battue de justesse

La jeune association, ses œuvres et son gala figuraient à l'ordre du jour de l'assemblée générale de l'ANEL du 31 août dernier. Après d'âpres discussions, une résolution fut mise aux voix, appuyant l'idée d'un gala du livre confié à l'ALFA, pourvu que son financement soit dirigé vers l'ANEL. Or la résolution fut battue de justesse par 14 voix contre 13. La discussion est donc à reprendre.

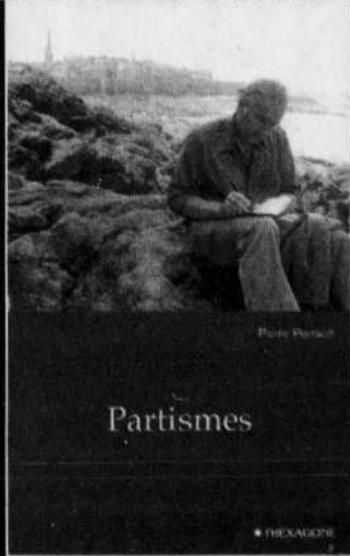
Mais l'ANEL, même par voie démocratique, peut-elle décider des destinées d'un organisme devenu entre-temps autonome? «Non», explique Denis Vaugois, «cette résolution était avant tout destinée aux pouvoirs politiques et aux organismes subventionnaires. S'il doit y avoir un gala du livre, qu'il soit le résultat d'une collaboration avec les organismes professionnels existants, ce qui est dans le droit fil du rapport Larose, recommandant la tenue d'une table interprofessionnelle.»

Toutes ces péripéties pourraient être de l'ordre des luttes microcholines qui agitent régulièrement les milieux culturels au Québec, celui de l'édition ne faisant pas exception, quand les poissons rouges, à l'heure où la main du géant saupoudre la nourriture, se disputent l'espace dans un bocal commun, devenu soudain trop petit. Et Denis Vaugois reconnaît qu'elles desservent l'image de la profession.

Elles traduisent néanmoins un certain corporatisme auquel l'individualisme du lecteur, qui se met à l'écart avec son livre, est encore en mesure d'opposer un salutaire contrepoids. A condition d'oublier momentanément que l'existence de ce livre, sa présentation, sa disponibilité, son prix, voire son statut dans la société, dépendent aussi des poissons rouges qui, en quelques coups de nageoires, tôt ou tard, le rattraperont. Au fond, il n'y aurait qu'un seul bocal. On y serait tous.



PIERRE PERRAULT



essai

21,95 \$

La navigation de Cartier comme point de départ pour situer un continent et son écriture. Le dernier livre auquel travaillait Perrault.



L'HEXAGONE

www.edhexagone.com

COMMENT FAIT-ON ENTRER
UN BISTRO-TERRASSE
DANS UNE LIBRAIRIE?
VENEZ VOIR ...5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
Tél. : 514-739-3639
Fax : 514-739-3630
service@librairieolivieri.com

LIVRES

LE FEUILLETON

Le dernier récit

Ouvrons cette nouvelle saison... par le livre de la fin de toutes les saisons! Celui de Jules Roy, décédé en juin 2000 à l'âge de quarante-trois ans, et qui fut le dernier à avoir été écrit par l'auteur, *Lettre à Dieu*. Il fallait un certain courage à Jules Roy pour accomplir ce dernier effort alors qu'il était déjà malade, tremblant, condamné souvent à l'immobilité, au bord d'une inappétence qui le privait parfois de tout désir. Mais Jules Roy a toujours été un combattant, un épris de justice (comme Camus), un petit soldat de la cause algérienne et, plus généralement, de la fraternité.

Bien que ses ouvrages soient nombreux (près d'une soixantaine, comprenant romans, récits, essais, poèmes, théâtre, pamphlet, conte), il fut d'une extraordinaire fidélité à son passé algérien, essayant de comprendre comment un pays qui lui avait apporté tant de bonheur dans son enfance pouvait un jour devenir un tel cauchemar. On ne sera pas surpris que dans ce dernier texte revienne encore ce passé qui fut toute sa vie. Jules Roy est de ceux qui croient qu'une vie ne suffit pas à dire tout ce qu'elle contient de mystère. Il y a ainsi des images qui reviennent, obsédantes, 60-70-80 ans après leur formation, toujours aussi impénétrables, toujours aussi centrales, à jamais gravées dans le cœur et la mémoire. «*Encore maintenant, "notre Père", et j'entends ces mots à l'oreille comme un secret, ce père dont je ne savais pas à quoi il servait, c'était qui? C'est ce que se demandent, d'une petite voix, les enfants qui ont besoin d'un père et ne savent pas que c'est vous, père inconnu, père mystérieux et tout-puissant qui faisiez jaillir le soleil chaque matin derrière les montagnes qui bordaient la plaine, gonfler les oranges, les mandarines et le raisin des vignes tandis que résonnait la voix de l'oncle Jules: "Nom de Dieu de nom de Dieu..." quand il en avait après les Arabes.*»

Cet oncle Jules, à qui il voua une véritable admiration, dut rendre à l'auteur la tâche de s'adresser à Dieu bien difficile. Entre le blasphème et l'adoration, comment dégager le sens de cet être que l'on insulte et prie tout à la fois? Autre détail, biographique toujours, Jules Roy ne porta jamais le nom de son vrai père qui le renia, ainsi que sa femme, après avoir été trompé. Cela est-il pour quelque chose dans le culte qu'il porta littéralement à la femme («*Ma religion, c'est elle*»), particulièrement à sa mère, et dans sa

méfiante envers les hommes, qu'il jugea toujours violents et mesquins, ce que devaient lui confirmer les guerres auxquelles il participa comme pilote d'avion?

La fausse fin du monde

Pourquoi une lettre à Dieu quand on est un quasi-agnostique («*J'en ai assez de faire semblant de croire alors que je ne crois plus.*»)? Nous avons tous connu des gens se rapprocher d'un Dieu auquel ils n'avaient pourtant jamais vraiment cru parce qu'ils cherchaient une consolation à la fin de leurs jours. L'idée qu'il n'y ait pas d'au-delà, que nous tombions tout simplement dans le néant, est en effet une idée difficilement supportable. Et le pire se passe sans doute la nuit, quand le corps

craque, que, paniqué à l'idée d'un sommeil qui pourrait être définitif, l'esprit n'ose fermer les yeux. Ce texte, Jules Roy l'a tapé d'un doigt, patiemment, prenant même le soin de le corriger, comme tout écrivain qui se respecte.

Mais alors que j'attendais un dialogue intense avec Dieu, du moins soutenu, j'ai été surpris de trouver essentiellement des suppliques, sans cesse interrompues, et longuement, par des souvenirs (que l'on retrouve d'ailleurs disséminés dans la plupart de ses livres). Ceux de son oncle Jules, de sa mère, d'un homme à tout faire que ses parents employaient en Algérie, de femmes qu'il aimait, d'autres seulement désirées. Ceux de ses amis, Max-Pol Fouchet, Camus, Amrouche, et surtout beaucoup de souvenirs de guerre, de raids aériens, de camarades soldats. Bref, une lettre qui perd souvent de vue son destinataire... pour n'y revenir que lorsqu'il a quelque chose à lui demander. «*J'élevé mon cœur vers vous, seigneur Dieu, je vous prie de m'épargner la petite voiture [chaise roulante], et c'est alors que je prends la résolution de ne pas survivre à cette humiliation si vous me l'infligez.*» On a déjà vu prière plus inspirée et plus honnête!

Il est certain que l'auteur en avait parfaitement conscience, et même qu'il en a remis, comme dans ce passage où il dit ce qu'il pense de l'éternité à son Dieu: «*Quand même, pardonnez-moi, j'ai un peu peur de m'embêter. On me dit: le temps n'existe plus, il n'y a plus ni commencement ni fin, donc plus de lassitude. N'empêche encore, ce n'est pas quelque chose d'ici ni de notre nature, le repos éternel qu'on peut appréhender doit tellement fatiguer des créatures faites*

pour ce qui passe. Il n'y a pas de beauté devant laquelle je n'aie fini par avouer que j'en avais assez.» L'homme incarné, même grabataire, ne se laisse pas tenter par des promesses de félicité divine, il peut encore s'émouvoir d'une speakerine aperçue à la télévision, «*aguichante, allumeuse, affriolante, une vraie pute à l'œil coquin [...]. Une lécheuse, une suceuse, une gobeuse, bref une pure baiseuse, une vraie louve en chaleur [...].*»

On dit que la vieillesse a peur, de tout et de rien? Les derniers chapitres reviennent sur une rumeur scientifique qui fit peur à bien du monde à la fin du siècle dernier: on appréhendait la chute d'une comète sur la Terre, vers 2028. Puis on finit par se raviser: elle passerait à dix millions de kilomètres de la Terre. Entre-temps, ce fut la panique. Ôtriste humanité qui tient tant à cette vie qu'elle sait si bien mépriser, et se souvient de son Dieu seulement quand le ciel est sur le point de lui tomber sur la tête! Le recours à cette nouvelle n'est pas sans humour et une pointe d'ironie quand on pense à la fin que l'auteur lui donne et qui clôt le livre: «*La presse locale du lendemain parla longuement des embouteillages [...]. Elle signala quelques incidents. Notamment qu'un veau et une dizaine de go-rets s'étaient échappés de la ferme de la Justice, sur une colline voisine. On les avait retrouvés noyés dans la rivière qui passe au nord, au pied de chez nous. Les chats réapparurent avec circonspection, ils n'osaient pas encore s'aventurer dans la ville. Tania et moi nous nous regardâmes en silence. Ayez pitié, mon Dieu, si vous existez, de ce vieil homme désespéré.*» Vous conviendrez que finir sur une pareille note ne pousse pas à la conversion... Mais c'est peut-être cela écrire à Dieu, c'est-à-dire parler de notre humanité.

LÉTTRE À DIEU

Jules Roy
Éditions Albin Michel
Paris, 2001, 261 pages

denisjp@videotron.ca

LETTRES FRANCOPHONES

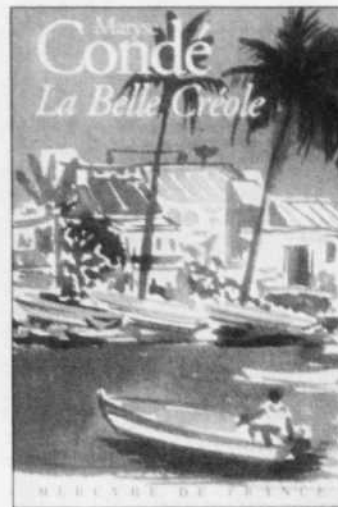
Huis clos en noir et blanc

LISE GAUVIN

Chez Maryse Condé, les romans se suivent et ne se ressemblent pas. Ou fort peu. Depuis 1993, l'auteure a publié pas moins de cinq romans et deux recueils de nouvelles, un récit en engendrant un autre sans jamais tarir la veine de celle qui, telle Schéhérazade, sait provoquer chez le lecteur une curiosité savamment entretenue. Après *Célanire cou-coupé* (2000), roman ambitieux dont l'action se passait sur plusieurs continents et retraçait avec une lunette d'approche bien particulière quelques moments peu glorieux de l'histoire occidentale, voici un huis clos en noir et blanc sur fond de guérilla locale entre les nantis et les autres, c'est-à-dire la majeure partie des habitants d'une commune de Guadeloupe nommée Port-Mahault. C'est là que se noue l'intrigue entre un jeune Noir nommé Dieudonné et une patronne békée, Lorraine Féreol de Brémont, une intrigue que le texte de quatrième de couverture nous invite à lire comme une réécriture de *L'Amant de Lady Chatterley*.

En réalité, l'amour physique tient assez peu de place dans cette histoire livrée en flash-back et distillée goutte à goutte à la manière d'une enquête menée par un narrateur-policier complice d'un personnage avarié d'indices et dont le portrait se trace peu à peu au fil des événements racontés. Le récit s'ouvre au moment où le Noir en question, Dieudonné, est acquitté du meurtre de Lorraine grâce à une brillante plaidoirie de maître Matthias Serbulon, qui a convaincu un jury crédule qu'il s'agissait d'une vengeance liée à l'esclavage et à la colonisation: «*Matthias était plutôt fier de son argumentation qu'il jugeait césairienne, voire fanonienne. La maîtresse békée cruelle. L'esclave sans défense. La maîtresse humiliée, manie le fouet. Un jour, l'esclave se libère. En tuant. Baptême du sang.*»

Mais la vérité a peu à voir avec ce schéma simpliste et c'est cette vérité que la romancière s'est



donné comme projet de dévoiler, dans sa complexité sans gloire. Petites joies et grandes misères se succèdent depuis la naissance de Dieudonné, enfant de mère aimée et de père inconnu qui, devenu orphelin, établit des alliances avec des mauvais garçons et, après un bref épisode heureux en compagnie d'une famille de Blancs, décide de faire de leur voilier abandonné, *La Belle Créole*, son refuge et son confident.

Il n'est pas seul à fréquenter ce lieu où se retrouvent aussi Rodrigue le voleur et Boris, le poète qui, depuis l'abribus qui lui sert de quartier général, se rend tous les jours à quelque station-service pour offrir ses œuvres aux touristes de passage. Bien lui en prit, car une équipe de reporters originaires de Bologne s'intéresse à tel point à la personne du poète-clochard que l'une des Italiennes s'éprend de lui, décide de traduire ses livres et de vivre désormais en sa compagnie. Ce qui, on s'en doutera, modifie profondément son destin. Devenu soudain une vedette grâce aux médias et à l'attention internationale dont il est l'objet, le poète se recycle dans le militantisme politique et l'animation d'un poste de radio local.

Chœur antique

Plusieurs personnages traversent ainsi la scène romanesque

et accompagnent, à la manière d'un chœur antique, l'amour irraisonné de l'amant-jardinier pour une lady Chatterly aux charmes fanés et au caractère irascible. Insensiblement, le récit passe de l'un aux autres, revenant sans cesse au héros et à son itinéraire dont le tragique n'est donné que par touches discrètes, jamais appuyées. Rien n'est vraiment expliqué ni explicable dans cette intrigue sur laquelle planent les mystères et maléfices de la nuit. Nuit des chambres protégées, mais aussi des bars réservés à une clientèle de luxe, des maisons où les femmes attendent vainement le retour du père de leur enfant, des prostituées généreuses, des gamins prédateurs. Nuit encore et surtout des hordes de chiens errants à l'affût de leur proie et semant la terreur des passants isolés. On n'échappe pas facilement, sous les tropiques, aux multiples visages de la nuit, à leur attrait fascinant et trouble. Seule la mer, avec sa part d'inconnu et de sortilèges, peut leur faire échec, rivaliser avec leurs pouvoirs et leur tenir tête. C'est ce qu'a compris Dieudonné en confiant à *La Belle Créole* la mission de l'amener vers d'autres ports et d'autres rivages.

Dans cette chronique d'une tragédie annoncée et dans cette description clinique d'une petite société, celle de Port-Mahault, avec son système de classes et ses langues hiérarchisées, ses aspirations politiques, ses intrigues, ses rêves et ses ratés, Maryse Condé a su avec un art consommé mêler histoire individuelle et histoire collective de façon à donner au lecteur l'illusion d'une photographie d'époque, la nôtre, qui, avec le temps, verra la gamme de ses noirs, ses blancs et ses gris s'atténuer doucement jusqu'à prendre la couleur sépia des documents d'archives.

LA BELLE CRÉOLE

Maryse Condé
Mercure de France
Paris, 2001, 251 pages

À L'ESSENTIEL

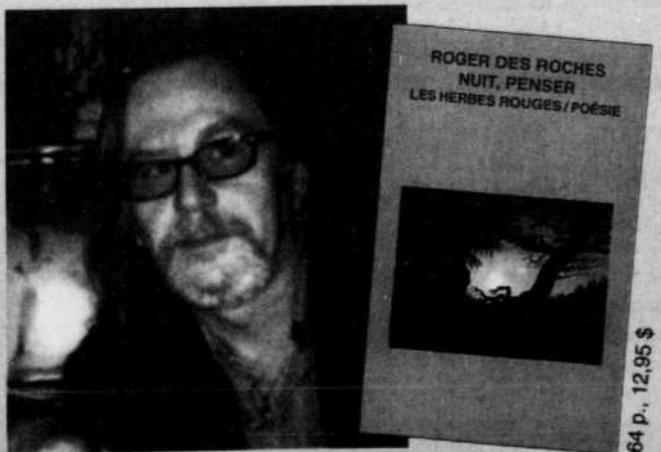
Du bonbon piquant

ROULATHÈQUE
ROULATHÈQUE
NICOLOREGeneviève Castrée
L'Oie de Cravan
Montréal, 2001, 58 pages

Il est toujours difficile de ranger les livres de L'Oie de Cravan dans une catégorie bien précise. C'est, sûrement, ce qui fait le charme de ces petits objets curieux qu'on reçoit au fil des saisons. Le dernier en liste s'intitule *Roulathèque Nicolore* de Geneviève Castrée et n'a que peu à voir avec le traditionnel texte pour enfant. Sous des dehors de comptines rigolotes, cet ouvrage illustré vante les mérites d'un monde amère et piquant. Dans des teintes de blanc, de rouge et de noir, on suit les aventures des tristouettes

et des tristoues qui se méfient grandement des vertus du savon. Ces dessins peaufinent le détail, de même que l'invention constante. Rappelons que Geneviève Castrée a d'abord publié de nombreux fanzines et mini-livres sous le nom de Fidèle Castrée. Après *Lait Frappé* en 1999, il s'agit de sa deuxième publication à L'Oie de Cravan. Comme toujours, on reconnaît une pratique sérieuse et loufoque à la fois. Benoit Chaput, dans son rôle d'éditeur, s'applique à faire des ouvrages minutieux où la poésie ne manque jamais à l'appel. Le prochain texte de Geneviève Castrée doit aussi paraître à l'automne aux éditions Reprodukt de Berlin. On encouragera ce lieu éditorial qui se tient, volontairement, hors du circuit habituel. Fort sympathique.

David Cantin

GRAND PRIX DU FESTIVAL
INTERNATIONAL DE LA POÉSIEROGER DES ROCHES
Nuit, penser

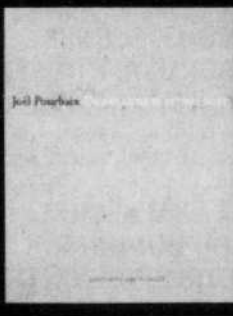
LES HERBES ROUGES / POÉSIE

Jean-Marc Lefebvre
La tentation des armures
77 pages 15,95 \$

La langue simple de ces fragments nous conduit à une promesse de beauté. S'il y a un refus du monde, l'amour, même en son absence, parvient à appeler le désir de l'autre.

Robert Melançon
Le dessinateur
56 pages 15,95 \$

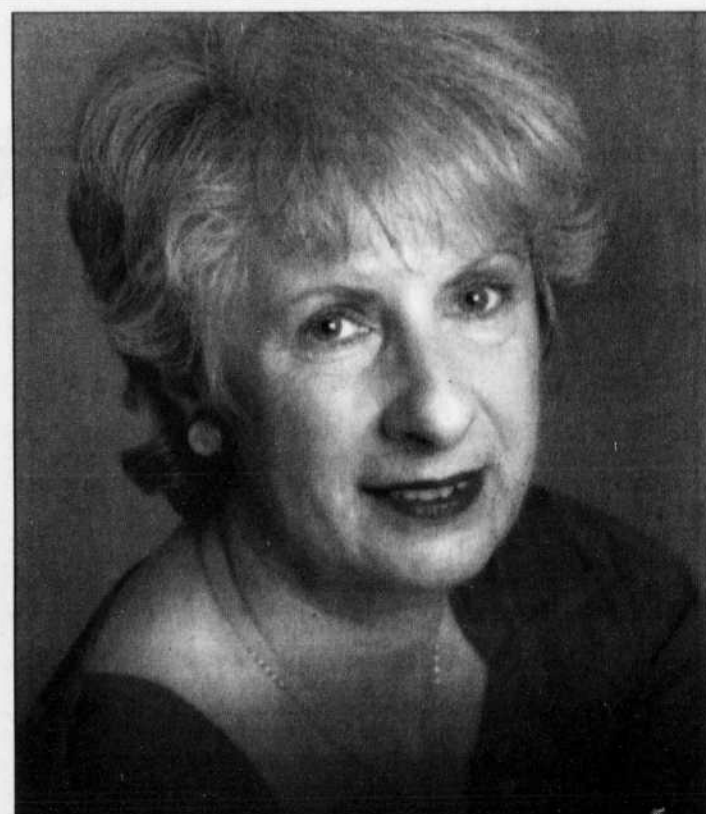
Avec ce livre, Robert Melançon poursuit un cycle poétique d'une grande cohérence où se côtoient l'épigramme, la lettre et le haïku. Un jardin peut bien contenir l'infini. Ici, la description du lieu est portée par une vision, comme une pensée du paysage.

Joël Pourbaix
Disparaître n'est pas tout
110 pages 17,95 \$

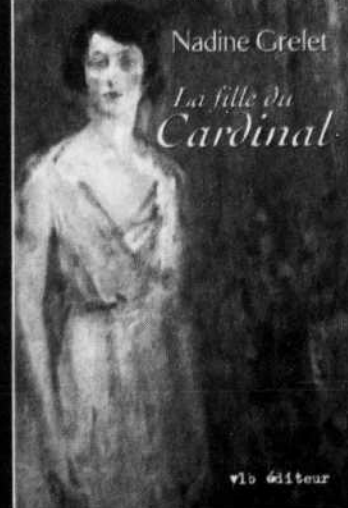
Nous suivons fascinés, une histoire où la quête de l'autre est omniprésente. Ponctué par les apparitions d'un Golem aux paroles sages, cette aventure initiatique exprime l'étrangeté essentielle de toute rencontre, un révélateur de l'instant amoureux.

Larry Tremblay
Trois secondes où la
Seine n'a pas coulé
98 pages 16,95 \$

La Seine conte sa propre histoire, qui rencontre celle de la Vérité, alors que se déroule le drame de deux jeunes amants. Sédait par les trouvailles langagières, le lecteur se laisse captiver par ce récit qui progresse jusqu'à ce que la Seine oublie tout et coule.



NADINE GRELET



roman

29,95 \$

Trois femmes remarquables tentent de changer leur destin brisé par un drame familial. Une grande saga au tournant de la Révolution tranquille.

ÉDITIONS DU
NOROÎT
30 ans de poésie

lenoroit.multimania.com

vlb éditeur
www.edvlb.com

LIVRES

ESSAIS

Relecture de Foucault

GUYLAINE MASSOUTRE

Lorsqu'il meurt du sida, en juin 1984, Foucault laisse un testament qui spécifie: «Pas de publication posthume». Cette injonction porte sur une œuvre immense, maintenant déposée à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC), à Paris. Les *Dits et écrits* en sont une partie, celle des rencontres — entretiens, dialogues, préfaces, conférences et articles —, rassemblées en 1994 sous quatre volumes. Daniel Defert, compagnon de vie de Foucault, en est le responsable. L'édition Quarto les reprend en deux volumes. En voici le premier, qui embrasse un parcours remarquable.

«Quel est donc ce moment si fragile dont nous ne pouvons détacher notre identité et qui l'emportera avec lui?», se demandait Foucault. Ce fils de médecin, né en 1926 et issu d'une double lignée de médecins, allait consacrer sa vie à la philosophie et à l'histoire, croisant les deux avec la psychologie. Sous l'égide de l'hégélien Jean Hyppolite et du phénoménologue Merleau-Ponty, il donnerait tôt sa pleine mesure.

Distance et conscience

L'entrée en poste à l'université lui serait longtemps refusée. Il vivrait de conférences, en Suède, en Pologne, en Allemagne, d'émissions de radio, de séminaires. Il enseignerait à Tunis, aux États-Unis, au Canada... A cette vaste audience, ancrée à Paris, il a donné *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique* (1961), *Les Mots et les Choses* (1966) et son *Histoire de la sexualité* (1977), trois ouvrages majeurs, qui ont infléchi le cours des sciences humaines.

Sans le nazisme et la guerre, eût-il été l'homme d'engagement qui invita à repenser la loi et la prison? Sans la guerre d'Indochine, aurait-il milité au Parti communiste, en 1950? Sans sa fréquentation des hôpitaux, il n'aurait pas retourné en tous sens l'enfermement et la répression, pour y opposer ce que la folie comporte de vérité. Sans l'homosexualité, les militants new-yorkais de Act up n'auraient pas choisi *La Volonté de savoir* (1976) comme livre de chevet.



Montage photographique de Marc Trivier (détail) pour la couverture de *Foucault, Dits et écrits I, 1954-1975*.

Combattant acharné de l'humanisme, non pas pour ses rêves, mais pour son incapacité à résoudre les problèmes qu'il soulevait, Foucault a porté son travail politique dans les institutions, plus près de Sartre, son contemporain qu'il a souvent pourfendu, que de Teilhard et de Camus. Avec Derrida et Deleuze, il a fait une triade en constants rapports.

En étudiant Hegel et Marx, il avait trouvé «une philosophie de la pratique humaine», philosophie de l'histoire qui pensait l'aliénation et réconciliait l'homme avec lui-même. Sartre était allé plus loin, disait-il, en ne gardant de leur héritage que ce qui s'intégrait aux acquisitions récentes de la psychanalyse, de l'économie politique, de la sociologie et de l'histoire. Mais Sartre était resté pris avec la dialectique de l'être et le néant. Foucault, quant à lui, se donnait pour objet le savoir: il dirait ce qu'est le savoir et quels rapports les différents domaines du savoir ont entre eux.

Le sens politique

Or, cette entreprise n'était pas abstraite. Peu après sa nomination à l'Université de Vincennes, qui ouvre en 1969, et son élection au Collège de France, il crée le Groupe d'information sur les prisons (GIP), dont le siège est dans son salon. Proche de Jean Genet, il milite contre les injustices et pour les droits des détenus, sans cesser

d'étudier la portée répressive et productive du pouvoir carcéral. Cela débouche sur *Moi, Pierre Rivière...*, en 1973, puis *Surveiller et punir*, en 1975.

Une intense activité médiatique, militante, se déroule autour de ses prises de position. Non seulement en France, mais en Amérique, sa pensée, grâce à *L'Archéologie du savoir* (1969), anime maints développements culturels et théoriques. *Dits et écrits* fait revivre ces bouillonnements.

Foucault se penche sur toutes les formes de contestation, sans se départir d'une position de savoir

Foucault se penche sur toutes les formes de contestation, sans se départir d'une position de savoir: «Nous ne pouvons exercer le pouvoir que par la production de vérité», répète-t-il en 1976. En lisant *Dits et écrits*, on mesure mieux combien cet héritier du cartésianisme va à contre-courant, même des mouvements de libération qu'il inspire, et comment s'éclaire sa monumentale *Histoire de la sexualité*, qui l'occupe jusqu'à ses derniers jours.

La linguistique et la science

«La littérature est le lieu où l'homme ne cesse de disparaître au profit du langage.» De telles formules, Foucault les inscrit dans la foulée psychanalytique, à qui il fait la part belle pour son attention au langage. Entre 1962 et 1972, il se consacre aux rapports entre discours, langage et littérature, à l'instar de Blanchot. Mais il suit

aussi les épistémologues comme les logiciens, tout en se tenant à l'écart des abstractions mécanistes auxquelles le structuralisme donne lieu.

Il a préféré la science, modèle d'organisation de la pensée. Dans ce système, même s'il n'était qu'un reflet de nous-mêmes, le savoir pouvait encore développer la connaissance de l'homme. La médecine ne croisait-elle pas, en définitive, le langage et la connaissance? Il fallait «diagnostiquer» l'état de la pensée: après Nietzsche, il nommait la folie des sociétés. Archéologue du savoir, il a étudié comment se déploie la pensée. Et il s'est placé, disait-il, «dans l'anonymat de toutes les recherches qui tournent autour du langage, non seulement de la langue, mais des discours qui ont été dits».

C'est finalement son corps qui l'a mis en échec.

Personnalité inclassable et unique, Foucault, dans la rue comme de sa chaire, rejoignait les étudiants, les minorités, les intellectuels, les syndicats. Il a fait bouger même l'Élysée. À l'étranger, les services diplomatiques français ont dû le protéger à maintes reprises. Cette exceptionnelle fécondité intellectuelle, que fait revivre *Dits et écrits*, l'a engagé jusqu'au Japon.

DITS ET ÉCRITS I, 1954-1975

Michel Foucault
Édition établie sous la direction de Daniel Defert et François Ewald, avec la collaboration de Jacques Lagrange
Quarto Gallimard
Paris, 2001, 1310 pages

ROMAN DE L'AMÉRIQUE

Adieu, les vrais

Pas facile d'être un rancher de nos jours... L'engance végétarienne grignote sans cesse du terrain, et même la morne galette du clown Ronald est constituée à 99 % de fèves (dans le même ordre d'idées, j'apprenais récemment que les infamantes volailles panées du colonel n'auraient plus droit à l'appellation technique de «poulet»; vachement intéressant...). Les éleveurs de bétail en sont donc réduits à se cotiser pour acheter d'immenses panneaux publicitaires qui relaient leur appel désolé le long des autoroutes de la grande plaine: «Eat beef. Real food... for real people!» Tu parles. Pendant ce temps, les ranchers écœurés vendent leurs prairies courées de clôtures à des sociétés millionnaires qui «morcellent [et] remplissent les terres domaniales d'élands apprivoisés. La moitié des acheteurs sont des mecs qui bossent devant leur écran. C'est ça le nouvel Ouest. [...] Ils boivent des cappuccinos tout en admirant les élands».

Dans son dernier recueil de nouvelles, Annie Proulx, qui vit au Wyoming, s'attache à décrire le sort de ces cow-boys modernes, petits éleveurs luttant au milieu de l'immensité affolante de leurs terres, coureurs de rodéo professionnels qui dorment dans leur pick-up une nuit sur deux, journaliers, hommes de main et autres gagne-petit n'ayant pas grand-chose à voir avec ces seigneurs du bœuf dont la race fit les beaux jours de l'Ouest d'antan. Les temps changent. L'ennemi est de moins en moins le grizzly et le cougar, de plus en plus le fonctionnaire, le créancier, le magnat des aliments diététiques qui prône la culture biologique tout en souhaitant voir son ranch «retourner à l'état naturel» et le vengeur écolo qui s'attaque la nuit aux clôtures et aux vaches, ces «usines à gaz, stupides, puantes, polluées, ennemies du monde».

On devine sans peine où va la sympathie de l'auteure, qui étale, dans ce livre, une familiarité attentive, rarement complaisante, avec l'univers mythique de ces travailleurs à la dure et hommes de peine dont chacun semble porter sa propre histoire comme une bête de somme cheminant laborieusement vers un horizon incertain.

Proulx sait torcher une histoire, planter un personnage, tourner la métaphore qui fait mouche. Elle revivifie le cliché avec une énergie créatrice pleine d'intensité, railleuse et lucide. Témoins, ces deux gardiens de troupeau à gages qui passent un été sur les hautes prairies à surveiller des moutons isolés du monde. Ils finissent par joyeusement s'envoyer en l'air, se sodomisant à qui mieux mieux sous la lune tandis que hurlent les coyotes et que crépite le feu, et «que les moutons aillent se faire foutre». Voilà une romance que Louis L'Amour, le fertile auteur de westerns de gare, aurait sans doute été bien incapable de pondre.

Dans *Les Pieds dans la boue*, la nouvelle éponyme, on accompagne un jeune «bullrider» (dont le métier consiste à espérer tenir huit secondes sans se faire éjecter de l'encolure d'un taureau déchainé) entre les petites villes maussades qui composent le circuit des rodéos. Aucune gloire n'attend: situé à un échelon intermédiaire de la pitoyable hiérarchie des rodéos, le bullriding n'est pas le football de la NFL, ni même le basket universitaire. La seule satisfaction qu'il procure est de maîtriser le torrent d'énergie sauvage qui bondit entre les cuisses et d'arriver à éviter, dans la mesure du possible, de se faire déboîter les os et ouvrir le ventre. En comparaison de cette existence où les hauts sont brefs, où le corps devient, à la longue, un bas-relief sculpté de douleurs, la carrière d'un boxeur de troisième ordre paraît aussi douce que la ouate. Mais comme tous les cow-boys, Diamond «Shorty» Felts a le sentiment d'être «fait pour ça».

Me sont-ils vraiment étrangers, ces cow-boys exilés sur leurs propres terres?

Éperdue de solitude

Parmi les autres nouvelles inoubliables qui composent ce recueil, on notera celle où une grosse fille éperdue de solitude pousse l'ennui jusqu'à apprivoiser un tracteur (*L'Orée herbeuse du monde*) et celle où un vieil homme, qui tout jeune a refusé cette vie de servitude pour aller habiter sur la côte est, revient visiter le ranch où il est né et où son frère vient de se faire éventrer par un émeu. Hanté par l'image d'un bouvillon assommé d'un coup de masse qui, déjà dépeint, s'est réveillé pour fuir vers les confins de la plaine en traînant sa peau sanglante derrière lui, l'homme est poursuivi par le souvenir accusateur de cette intolérable nudité. À la fin, il se retrouve englouti, avec sa voiture, par un monstrueux blizzard qui a effacé tous ses repères, aboli toute frontière, pour le déposer seul aux limites de la mort, accompagné par l'œil noir et stupide de la bête (*Le Bouvillon à moitié dépeint*).

L'éditeur semble avoir bien fait son travail, en ce sens que les nouvelles les plus réussies sont placées au début du recueil. Plus loin, les chutes laissent parfois sceptique, et certains textes donnent l'impression de s'étioler, de chercher leur propre fin comme des voyageurs égarés, débordés par le paysage infini qui les cerne. Et Proulx, pour s'en sortir, ne résiste pas toujours à l'envie de coller une petite (fausse) morale un peu facile en définitive, comme si l'histoire n'allait pas tomber d'elle-même en place: «Mes amis, il est plus facile qu'on le croit de céder à ses instincts les plus noirs» (*Une côte désolée*); «Quand vous habitez loin de tout il faut savoir s'amuser tout seul» (*Cinquante-cinq miles jusqu'à la prochaine pompe*).

En vraie conteuse, elle excelle au contraire chaque fois qu'elle s'efface tout entière derrière sa propre voix. L'écriture superbe, obsédée des après territoires qu'elle traverse, porte à chaque page une récompense pour les oreilles et les yeux, et les grands solitaires qui habitent le monde d'Annie Proulx, solides buveurs, baiseurs négligents, bagarreurs en mal de grandeur et buveurs de vieux café réchauffé dans le petit matin d'une roulotte en désordre, suscitent, dans leur exotisme déchu, une reconnaissance lointaine et poignante: ce sont des spécimens d'humanité qui sont épinglés là, vibrants d'une secrète mélancolie: «Depuis il avait tous les soirs contemplé la lune à travers une bouteille, regardé des cassettes pornos, ingurgité, outre des quantités de bœuf et de porc, de la nourriture sous vide qui avait déclenché des éruptions de boutons et provoqué des mouvements intestinaux pleins de longs rubans orange comme s'il avait avalé et digéré un renard».

Le monde crépusculaire des derniers cow-boys dégage, ici, une douce, impitoyable nostalgie qui apparente ces nouvelles aux *Désaxés* de John Huston (inoubliable Marilyn chevauchant un bronco mécanique...). *Les Pieds dans la boue*, dans ses meilleurs moments, prend la forme d'un constat sévère et d'une rude élégie portés par la tendresse d'un regard d'amoureuse: «[...] l'attitude des autorités locales — laisser faire et empocher royalties minières de l'État fédéral, taxes d'extraction, impôts sur les plus-values, anciens ranches achetés par les stars de la country music et une poignée de milliardaires, jouant leur rôle dans un spectacle de cow-boys bidon, la fuite des cerveaux et des talents, et pour le vulgum pecus le chômage et une vie de misère dans des mobiles home. [...] Les ranchers ne comprennent pas que leur époque était révolue».

LES PIEDS DANS LA BOUE

Annie Proulx
Traduit de l'anglais par Anne Damour
Rivages
Paris, 2001, 296 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Femmes de l'être

NICOLAS FARGUES

Parce qu'il n'y a pas de rentrée en littérature, voici trois livres parus il y a tout juste un an et qui peuvent encore faire débat.

À notre gauche, Denise Roig, anglophone, rédactrice de magazines d'entreprise, vit à Montréal. *Le Vrai Secret du bonheur* est son premier recueil de nou-

velles. À notre droite, Mireille Calle-Gruber, écrivaine, théoricienne du Nouveau Roman et professeure de littérature française à l'université, vit quelque part entre Paris et Montréal. *Midis, scènes aux bords de l'oubli* est son troisième ouvrage de fiction parmi une bonne quarantaine d'études universitaires dont on trouvera le détail ronflant imprimé sur trois pages à la fin du volume, comme dans une thèse de doctorat. Au centre, Suzanne Lantagne, également Montréalaise. *La Marche* est son deuxième recueil de nouvelles. Les trois auteures sont peu ou prou issues de la génération de la libération sexuelle, des mouvements féministes, du gauchisme et de la psychanalyse. Trois femmes, des valeurs et une terre d'adoption communes, mais trois façons opposées de vivre et de voir le monde et la littérature.

De tradition essentiellement française, Calle-Gruber incarne une espèce d'écrivains en voie de disparition: celle des purs esthètes du verbe, de la syntaxe éthérée, de l'adjectif à quatre syllabes et des mots rares et précieux, de préférence inusités. Comme on sait, depuis Mallarmé, que l'art de ne pas appeler un chat un chat ne relève pas du snobisme mais bien d'une façon de ne pas entacher l'évocation du sublime, *Midis...* peut jouir du bénéfice du doute. Et ceux qui n'oseront pas avouer à leurs amis qu'ils n'ont rien compris à ce récit d'exil d'anarchistes espa-

gnols pourront toujours prendre un air entendu et en lire à haute voix n'importe quel passage. En terminant leur lecture par un «C'est magnifique, hein?», ils passeront pour très intelligents auprès de leurs amis.

Avec *Le Vrai Secret du bonheur*, de Denise Roig, le lecteur ne goûtera pas le plaisir d'aller vérifier le sens d'un mot dans le dictionnaire. En Anglo économiste et disciplinée, sa construction est efficace, ses phrases courtes, ses métaphores concrètes, ses mots de tous les jours, sa démonstration simple mais essentielle. Un enfant handicapé, une adolescente amoureuse, une amoureuse déçue, une maîtresse fidèle, un couple d'écrivains en crise: par un sens aigu du détail et de l'ironie, Denise Roig parvient sans faute de goût à nous rendre attachants et réels les personnages mélancoliques de ces onze nouvelles, où c'est l'exploration de l'autre qui prévaut: «Leur rire avait quelque chose de forcé, leur hilarité était celle de deux personnes qui, dans les montagnes russes, grimpaient en grinçant la pente la plus abrupte».

La remarque ne s'applique pas à Suzanne Lantagne, dont l'unique sujet d'intérêt semble sa hantise existentielle de vieillir et de perdre son attrait sexuel auprès de ses jeunes amants de passage. En cela, Lantagne rejoint une autre tradition française: l'autofiction viscérale. Que l'on y souscrive ou non, qu'il paraisse complaisant ou non,

l'exercice a au moins le mérite de sa sincérité. Et, de fait, ces quatorze nouvelles, qui tiennent davantage du journal intime que du récit, réservent d'émouvantes confessions: «Tendre mémoire, douce mémoire, mémoire charnelle, œuvre de ma vie qui m'a tout appris: briser une relation avant qu'on ne m'envoie paître, reconnaître des situations dangereuses qui se répètent, tous les hommes sont des hommes après tout», les voir venir, réfléchir à la vitesse de l'éclair, trouver comment m'en sortir, prévenir le coup; rester innocente. C'est ma mémoire la coupable».

Alors, Calle-Gruber, Roig ou Lantagne? Pour notre part, nous avons choisi. Mais la littérature, heureusement, n'a sur elle-même aucune idée préconçue.

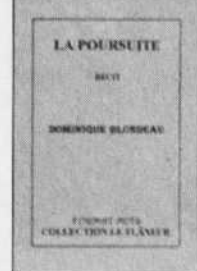
MIDIS, SCÈNES
AU BORD DE L'OUBLI
Mireille Calle-Gruber
Éditions Trois
Montréal, 2000, 189 pages

LE VRAI SECRET
DU BONHEUR
ET AUTRES NOUVELLES
Denise Roig
Éditions de la Pleine Lune
Montréal, 2000, 190 pages

LA MARCHÉ
Suzanne Lantagne
L'Instant même
Québec, 2000, 116 pages

LA POURSUITE

DOMINIQUE BLONDEAU



À travers l'histoire tragique de Frank et Marie, l'auteure aborde, sans complaisance, le suicide des adolescents dans notre monde éclaté.

(format de poche)
En vente dans toutes les librairies du Québec ou en visitant www.culturejeunesse.com ou au (416) 293-8910

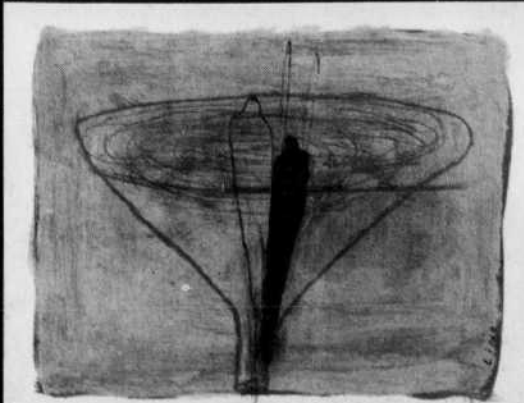
Relations

société politique religion

NUMÉRO 671
septembre 2001

Dossier

La sexualité interdite ?



Et si, après la révolution sexuelle du XX^e siècle, on en finissait avec l'interdit de penser la sexualité...

Également dans ce numéro :

- le début du feuilleton de Wajdi Mouawad, *Architecture d'un marcheur* ;
- une controverse sur l'éventuelle création d'un parti féministe au Québec.

DISPONIBLE EN KIOSQUES ET EN LIBRAIRIES

LIVRES

HISTOIRE

Napoléon jusqu'à plus soif

PIERRE VADEBONCOEUR COLLABORATION SPÉCIALE

Comment peut-on encore écrire des biographies de Napoléon? J'ai vu quelques part un chiffre: 80 000 ouvrages — est-ce possible? — auraient été publiés depuis deux siècles sur cet homme dont l'histoire et le génie fascinent toujours. D'autres disent 40 000. Comment expliquer cet intérêt inouï et qui ne semble pas devoir s'éteindre? Le romantisme est le refus symbolique de mourir. La bibliographie concernant Napoléon est infinie. Même Léon Bloy a consacré un ouvrage à Napoléon, lui accordant bizarrement un rôle plus ou moins mystique dans l'histoire.

Illustration tirée de l'album *Les batailles de Napoléon*, de Laurent Joffrin.

Chateaubriand, dans *Mémoires d'outre-tombe*, parle de lui sur trois cent cinquante pages (Bibliothèque de la Pléiade, NRF), les plus fortes de l'ouvrage.

On reste hanté dans le monde par le souvenir de Bonaparte. La littérature l'a souvent évoqué: Victor Hugo, évidemment, et également Balzac, Stendhal, Tolstoï à cause de la guerre, et bien d'autres. Mais il faut compter aussi la foule des auteurs moyens ou négligeables et aussi celle des spécialistes. Il y a là une continuité, comme si le sujet faisait partie du tissu d'une réalité toujours contemporaine et étrangement persistante à laquelle rien ne se compare.

Je me rappelle même avoir feuilleté, enfant, un album dont la couverture montrait, en couleurs crépusculaires, un Napoléon à bicorne et au manteau légendaire, assis sur le rocher de Sainte-Hélène et plongé dans une sombre méditation.

Autre souvenir, plus tard, j'ai eu un ami,

condisciple de collège, Jean-Baptiste Boulanger, qui, à douze ans, avait écrit une biographie de Napoléon, livre auquel l'Académie française, je crois, accorda à l'époque une mention. Boulanger arriva au collège vers dix-sept ou dix-huit ans, venu de l'Ouest, précédé de sa réputation d'auteur. Comme il était très intelligent, cette réputation le gênait un peu...

Trois nouveaux livres sur le sujet, reçus en service de presse par *Le Devoir*, m'ont été communiqués pour recension. Vers le même moment, par hasard, je commençais *L'Homme Napoléon*, de Louis Chardigny, (Librairie académique Perrin, 1987 et 1999), étude thématique serrée, qui rapproche vertigineusement le personnage par une infinité de détails précis, peu connus et révélateurs de l'homme. Bien fait, structure, sérieux, quatre cents pages.

Pour les auteurs, comment sortir des sentiers battus? En adoptant autant que faire se peut, comme Chardigny, une méthode particulière, un point de vue spécial.

Par exemple, dans *Les Vingt Jours*, de Jean Tulard (Fayard, 2001), il s'agit d'étudier les réactions d'individus de toutes

sortes, maires, préfets, ministres, généraux, diplomates, à l'annonce du débarquement de Napoléon en France après l'île d'Elbe: surprise, affolement, perplexité, duplicité, car quel souverain prévoir, auquel vouer allégeance? Louis XVIII ou Napoléon? Plusieurs joueront sur les deux tableaux.

Dans le second ouvrage, *Les Batailles de Napoléon*, de Laurent Joffrin (Seuil, 2000), l'auteur examine huit de ces batailles, stratégie et tactique. Impossible de savoir si cette analyse ajoute quelque chose, à moins d'être versé en la matière. Abondantes et belles illustrations, et schémas de chaque bataille.

Enfin, troisième ouvrage, *Napoléon*, en sous-titre *L'Enigme de l'exhumé de 1840*, de Bruno Roy-Henry (Éditions de l'Archipel, 2000), où l'auteur reprend la question de savoir si le tombeau de Napoléon aux Invalides ne contient pas en réalité le corps d'un homme que les Anglais auraient substitué à celui de l'Empereur. De quoi attirer les amateurs de mystères historiques.

Des faits à perte de vue

80 000 ouvrages? On en connaît tout de même un certain nombre. Des faits, des faits à perte de vue. Des jugements, toujours plus poussés, plus détaillés. Tout captif dans la bibliothèque napoléonienne et il serait intéressant de savoir comment elle a varié de période en période depuis

1821, car il doit y avoir une histoire de cette histoire.

Toutefois, ce sont là généralement des ouvrages didactiques, fondés sur d'innombrables documents et des recherches ininterrompues tout au cours de plusieurs époques qui ont vu s'épanouir la méthode historique scientifique la plus objective qui se puisse concevoir, et la plus obsessionnelle telle.

Mais finalement on aimerait autre chose, parfois. On voudrait quelques textes irrésistibles, ou en tout cas, à l'occasion, un style. Quand un livre d'histoire atteint au style, c'est une rareté. J'en connais un exemple récent, sur un autre sujet, une œuvre littéraire au sens rigoureux du mot: *Les Petites Mazarines*, de Pierre Combescot, histoire des nièces de Mazarin (Grasset, 1999), remarquable exemple d'une écriture foisonnante, baroque, surprenante, nécessaire.

L'histoire de la Révolution et de l'Empire, si puissante, si pleine de drame, appellerait un art suprême, un grand théâtre; ils ne viennent pas. Mais pourquoi ne viennent-ils pas? Cette histoire appelle son Shakespeare. Il est étonnant qu'une période aussi tumultueuse et tragique n'ait pas trouvé le sien mais plutôt des historiens, professionnels ou non, qui furent une multitude. Un grand poète, Hugo, chante Napoléon, sans doute, mais dans un style déclamatoire. C'est bien là Hugo, mais non ce qu'attendrait du

verbe la force nue de l'histoire. Si l'époque en question n'a pas trouvé le grand tragique qu'elle demande, serait-ce parce qu'elle se voyait elle-même un peu comme une pièce de théâtre? Pour ce qui est de l'Empereur, à cause de cet effet miroir, encore plus accusé chez lui, on attend le personnage avec un soupçon de défiance, malgré son sidérant génie. Peut-être son époque fut-elle, par son côté joué, par l'ambition, une représentation autant qu'un drame, de sorte que tout dans son histoire, déjà romantique, n'aurait pas été du destin pur, de la fatalité, de la réalité brute et sans mélange, qui est la seule matière du tragique. Mais il y a aussi une explication banale et probablement meilleure, à savoir que le théâtre historique a pris fin pratiquement avec le Grand Siècle et que le secret s'en est perdu. L'histoire scientifique, méticuleuse, démystifiante, terre à terre, au XIX^e siècle et depuis, aurait achevé de le tuer. Mais il y a eu, il est vrai, Montherlant. Et Bernanos, si l'on veut. Mais c'est quantitativement très peu.

De toute manière, la narration historique tient lieu aujourd'hui de grand théâtre d'histoire, et voilà la grandeur démocratiquement véhiculée dans des textes prolifères et secondaires.

Essayiste, Pierre Vadeboncoeur s'intéresse à l'art, à la politique, à la société, ainsi qu'aux batailles et à ceux qui les font. Dernier ouvrage paru: *L'Humanité improvisée* (Fides, 1999).

BIOGRAPHIE

Matisse et la couleur vivante

MARIE CLAIRE LANCÔT BÉLANGER

Autant pour offrir aux amateurs d'histoire de l'art qu'aux adeptes des biographies, voici l'histoire d'une vie, la création d'un peintre, les secousses d'une fin de siècle. Venue des îles britanniques, Hilary Spurling s'est donné comme but, en racontant ce Matisse inconnu, selon le titre anglais, de «réviser le mythe en prenant comme point de départ les événements réels de sa vie». Même si rien n'est jamais que réel. Et rien n'est jamais qu'un mythe. Aidée par des proches et des descendants du peintre, l'auteur ne se lance pourtant pas en croisade. Du moins, la lecture n'en est pas éclaboussée. Si elle souligne que Gertrude Stein, en 1933, peint le Paris des artistes en déformant les faits et en caricaturant les traits de Matisse, elle sait reconnaître que Matisse lui-même y aura mis du sien et n'aura rien fait pour alléger un portrait qui se sera modifié, avec les années, allant d'un jeune homme anxieux et peu indulgent envers lui-même vers «un peintre très collet monté».

Le premier Matisse serait un enfant inquiet, tantôt dans les nuages, plutôt sérieux, souvent malade. Un enfant d'une ville du Nord, Bohain, où le cliquetis des navettes des tisserands fait naître une ville industrielle, petite bourgeoise et traditionnelle. La famille du peintre: de tisserands, ils sont devenus grainetiers. La mère, modeste, légèra à ce premier fils le goût des tissus et celui des couleurs. Le goût pour la peinture se révéla, lors d'une énième hospitalisation, à vingt ans. La mère lui offre alors, pour le distraire, une boîte de couleurs. «Avant je n'avais goût à rien. J'éprouvais une grande indifférence pour tout ce qu'on voulait me faire faire. A partir du moment où j'avais cette boîte de couleurs dans les mains, j'ai senti que c'était là qu'était ma vie. Comme une bête qui va à ce qu'elle aime, je me suis dirigé là-dedans, au grand désespoir bien compréhensible de mon père qui m'avait fait faire d'autres études. C'était le grand attrait, l'espèce de paradis trouvé dans lequel j'étais tout à fait libre, seul, tranquille...»

Dès lors, en révolte contre les attentes du père et malgré le jugement de futilité accolé à l'activité artistique, Matisse devient peintre, presque dans l'urgence. Et ce sera d'abord à Saint-Quentin, puis, bien sûr, à Paris. Autour du personnage important qu'est Gustave Moreau, les épisodes de la vie du peintre sont pleins de personnages que l'histoire nous a permis de connaître: de Bouguereau à Verlaque, à Rouault, Boudin et bien d'autres. Moments forts de la découverte de la peinture que seront la sortie des chevalets en plein air, le trouble devant la nudité des femmes, les illuminations que produisent la peinture de Chardin et celle de Goya, la couleur qui peu à peu explose, la lecture de Baudelaire et les grandes expositions des Salons.

De grandes amitiés marquent la vie de Matisse. Des ruptures aussi. Amitiés qui accompagnent sa montée à Paris, l'entrée aux Beaux-Arts à l'âge de 25 ans et les apprentissages que représente la fréquentation des galeries du Louvre. A partir de là et pour une très grande partie de sa vie, Matisse aura à se débattre avec l'argent. Au début de ses études, son père lui en donne peu. Si peu que ses amis l'aident à se nourrir. Lui, de son côté, économise et va au concert. Il vend peu de toiles sinon des copies des grands maîtres. Il achète, par ailleurs, les tableaux de ses collègues. Entre autres, il se procure un Van Gogh, peintre dont il organisera avec Signac la première exposition officielle à Paris, en 1905. Il achète aussi un Cézanne qu'il ne cesse de questionner «pour pénétrer les secrets de la masse et de la lumière». Parce que l'urgence qui l'a saisi en allant vers la peinture ne l'abandonnera pas, il sera sans cesse habité par la hantise du temps perdu et par l'inquiétude de ne pas peindre comme les autres. Sa peinture est si différente qu'il craint d'être, tel un malade, «contagieux». Le poète Apollinaire, ami de Picasso, confirmera cette figure négative en disant de lui: «Matisse est plus dangereux que l'alcool. Matisse a fait plus de mal que la guerre.»

Sur un chevalet
L'angle biographique de Hilary

Spurling n'est pas psychologue. C'est le travail de la peinture sur l'homme et de l'homme sur la peinture qui l'intéresse. La biographe installe souvent le lecteur sur un chevalet. Dans un angle de l'atelier. Ou dans les tableaux des collègues auxquels ceux de Matisse répondent. Bien sûr, le lecteur apprendra les amours de Matisse avec Caroline Joblaud, dite Camille, avec laquelle il aura un enfant, Marguerite. Puis, son mariage avec Amélie Paraye dont il aura deux enfants auxquels s'ajoutera Marguerite qu'Amélie prend avec eux. Les enfants sont une part importante de la vie de Matisse. Ils suivent les parents ou sont parfois laissés aux grands-parents pour ensuite se retrouver tous ensemble au hasard des voyages que fait Matisse pour quitter Paris, l'été. La Bretagne, Belle-Île, la Corse, Collioure et autres coins sont explorés par les Matisse et leurs amis pour trouver de nouveaux paysages et de nouveaux usages de la lumière. Pour trouver également la liberté de peindre le nu au grand air. Les modèles, dont Rosa, accompagnent les familles en vacances. Et de longs chapitres reprennent «le scandale des Humbert» qui, liés à la famille d'Amélie, troublera la tranquillité d'esprit du peintre et lui fera vivre une «période sombre» (1902-1903).

Tout en ne cessant de chercher une reconnaissance qui lui fait terriblement défaut, Matisse fuit l'impressionnisme à la mode en ce temps-là. Le divisionnisme, par contre, avec ses amis Seurat et Signac, l'attire. Ses recherches sont intenses. Il est impitoyable avec lui-même: alors que, comme toujours, il manque désespérément d'argent et qu'il pourrait vendre un tableau, il demande plutôt à sa fille Marguerite de gratter la toile pour y enlever la peinture qui l'a laissé insatisfait. Au contact de Derain et de Vlaminck, en 1901, Matisse découvre la vibration des couleurs. Il devient «fauve». Chaque nouvelle rencontre fait choc en lui et change sa façon de peindre. Il sculpte aussi. La sculpture devient souvent une présence rassurante inscrite jusque dans les tableaux, alors que les natures mortes et que les paysages commencent à

se désagréger. «Pour le peintre comme pour son public, cette dissolution de la structure a quelque chose de menaçant.»

Puis, Picasso arrive. Avec lui les Stein, Gertrude, Sarah, Leo. Et les premières ventes importantes. L'Algérie pour y comprendre Delacroix. Le contact avec l'art africain dont il fera part à Picasso qu'il connaît à peine. L'évocation de ce qui se passe entre ces deux peintres est très brève. Trop brève pour alimenter les fantasmes de rivalité que leur peinture souvent reflète en se «répondant». «Au milieu des jeunes gens ambitieux réunis autour de Picasso et du Bateau-Lavoir», dans les années 1907-1908, Matisse fait déjà figure de vieux, avec sa barbe et ses lunettes. On le dira «dépassé», alors qu'il n'avait pas vraiment encore été reconnu. Rien n'est encore joué.

Les combats quotidiens que mène le peintre sur la surface de la toile lui font parfois craindre de s'éloigner de la réalité. Insomnies, crises de nerfs, destruction des productions, la biographe n'insiste pas sur ces attitudes qui soulignent, outre l'anxiété, la fragilité et le désir de reconnaissance aigu qui accompagnent cet homme, le soutien permanent et apaisant d'Amélie. Mais au-delà de tous les détails de la vie du peintre, au-delà de toutes les personnalités croisées, au-delà des ateliers qui se font et se défont, des voyages, des influences, ce texte donne à voir. Il donne à voir les peintures, une à une. Il change le regard. Il souligne certaines figures que l'amateur n'a pas toujours repérées: l'ouverture des fenêtres par exemple, le goût des tissus, le chant des couleurs, le tourment de la création. La traversée de ce livre fait qu'on ne peut plus regarder Matisse avec le même détachement. On y cherche des résonances, des traits. Il manque cependant, justement, les reproductions de tableaux. Trop peu se retrouvent griffées au milieu du livre. Il serait presque conseillé de doubler la lecture d'un catalogue exhaustif. Pour savourer les détails, les évolutions, les mouvements. Pour comprendre pourquoi on s'est tant moqué de certains Matisse.

Matisse religieux

Paraît, au même moment, publication de musées, un petit livre qui raconte la genèse et décrit le travail de Matisse à la chapelle du Rosaire des dominicaines de Venise. Quatre années de travail, de 1947 à 1951, et d'efforts sur des thèmes religieux. Non pas que Matisse se soit alors converti, mais il s'engage complètement: «Ce travail a été pour moi un enseignement.» Matisse cherche un état de grâce dans la création très épurée d'un chemin de croix et de vitraux. «Tout art digne de ce nom est religieux», dira Matisse. Ici, la représentation du corps et du drame se font dans des lignes et des traits très allusifs qui renouent la lumière: le jaune et le bleu exultent. On est loin des

ciels flamands. Bohain n'est pas la Provence. Il faudra attendre la traduction et la publication de la suite de cette biographie qui s'arrête, brusquement, en 1908. Pourvu que cela ne tarde pas trop.

MATISSE 1869-1908

Hilary Spurling
traduit de l'anglais
par André Zavriew
Le Seuil,
Paris, 2001, 500 pages

RECONNAÎTRE,

HENRI MATISSE

— LE CHEMIN DE CROIX

Musées Henri Matisse, Nice
et Château de Villeneuve
Vence, 2001, 64 pages

Agenda littéraire
septembre 2001

UNEQ

Union des écrivains et écrivains québécois



LUNDI 17 SEPTEMBRE, 17 h 30

Cercle de lecture

SUR L'ŒUVRE DE MICHEL TREMBLAY
Maison des écrivains
Inscription : (514) 849-8540



JEUDI 20 SEPTEMBRE, 19 h 30

Des mots et des sons

Lecture-concert sur un pays
LA GRANDE DESCENTE DES AMÉRIQUES
avec JEAN MORISSET,
ELISAPIE ISAAC et ALAIN AUGER
Maison des écrivains
Gratuit - Réservation : (514) 849-8540

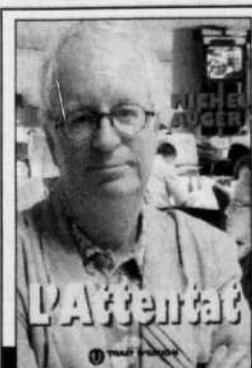


LUNDI 29 SEPTEMBRE, 12 h

Silence, on lit !

Lectures en plein air en collaboration avec
la Grande Bibliothèque du Québec
Avenue de Savoie (Maisonnette et Saint-Denis)
avec LINDA BONIN, BRIGITTE CARON,
PHILIPPE CHAUVEAU, ANNE DANDURAND,
MICHÈLE MARINEAU et JEAN-ÉRIC RIOPEL
Renseignements : (514) 849-8540

Agenda d'octobre - 29 septembre
www.uneq.qc.ca



Auger révèle tout!

L'Attentat MICHEL AUGER

IL OSE ENCORE DÉNONCER LE CRIME ORGANISÉ!

La collection «ORBI-XXI» dirigée par Julien Bélieveu

Lancement de cette nouvelle collection à la Bibliothèque nationale

le jeudi 13 septembre 2001 de 17 h 30 à 19 h 30



TRAIT D'UNION

www.traitdunion.net

LES ARTS

PERFORMANCE

Les excès de la liberté

ŒUVRE DE POLITESSE

Sylvie Laliberté
Musée d'art contemporain de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 21 octobre

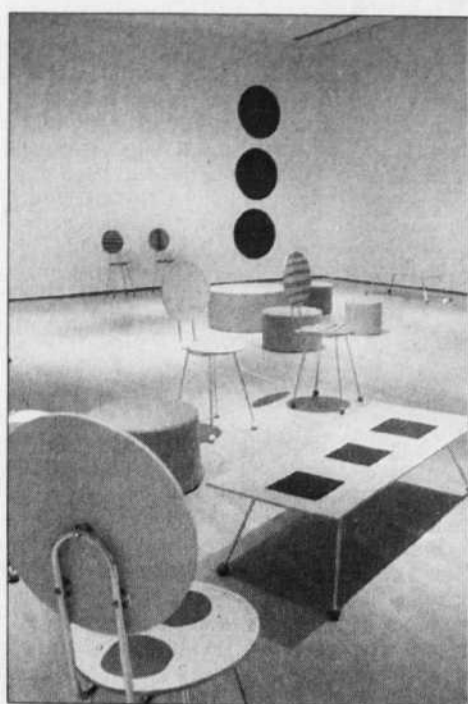
BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Pour sa première apparition en solo au Musée d'art contemporain, Sylvie Laliberté reste égale à elle-même. En toute désinvolture, elle s'adresse à nous avec des phrases d'une drôle de gentillesse, déclinant des aphorismes légers, des phrases badines, qui à l'occasion, par des tournures surprenantes, font réfléchir plus sérieusement, de manière critique malgré ce ton faussement innocent, sur notre environnement, sur nos comportements. Laliberté, depuis 15 ans qu'elle évolue dans le domaine de l'art contemporain, est à son meilleur quand elle ne ménage pas le commentaire social.

Dans cette exposition, après avoir utilisé comme support la gravure, le disque, la photographie et la vidéo, Laliberté s'étend à tout l'espace. Toute la galerie du musée est habillée de couleurs claires, d'esprit pop, de bulles qui contiennent ces textes qu'affectionne l'artiste, de chaises au design simple, elles aussi recouvertes de textes. Pour l'instant, on n'a droit qu'à ça, l'étalement dans l'espace de cette esthétique bonbon que l'artiste développe depuis des années.

Mais, manifestement, la rhétorique de Laliberté s'épuise, c'est là que le bât blesse. Elle n'a plus de mordant. Elle se fait polie pour le spectateur, ne le bouscule pas. Du coup, l'artiste reconduit, sur un mode badin, certains préjugés que peuvent avoir ceux qui sont allergiques à l'art contemporain, ce qui est inadmissible de notre point de vue: «installez-vous et ça fera une installation»; «dispositif pour décripers»; «on devrait avoir le droit de courir dans les musées. Se sauver d'une œuvre peut être pratique». Dans ce cas, on ne va pas au musée, aurait-on envie de dire. Ailleurs, ça ne veut tout simplement rien dire, ça n'est même pas drôle, ce qui pourrait être le dernier retranchement de cette production: «on peut facilement mettre des œuvres sous son lit, on les appelle les œuvres cachées». Et alors?

Une partie de l'exposition effleure poliment le contexte du musée, alors que l'autre aborde de manière aussi insipide nos rapports avec le mobilier. Ainsi, on apprend que le meilleur ami de la chaise est le pouf, on lit



DENIS FARLAY

Œuvre de politesse (vue partielle de l'exposition), 2001

sur une chaise qu'«après utilisation», «ne pas oublier de se déplier doucement», sur une table: «petite table à café pour prendre le thé» ou, encore plus triste de futilité «ici on peut penser ou ne pas penser du tout. Les deux ont un chic certain». L'artiste continue de fournir une foule de sous-textes. Ce qu'il y a de désolant, c'est qu'elle ne semble plus veiller à atteindre un degré de finesse, ni même à résister à la tentation de céder à d'écrasants lieux communs.

Au mieux, l'exposition va nous arracher un sourire aussitôt effacé. L'artiste a déjà perdu des mots d'esprit qui depuis des années nous trottent dans la tête. Au pire, cette politesse et cette modestie cacheront la niaiserie du propos. La légèreté parfois côtoie de près la mollesse. Mais ce n'est pas comme si, dans l'emplacement ou la composition de ses formes folles, Laliberté ajoutait quoi que ce soit.

Discours ready-made

Quant au commissaire de l'exposition, Gilles Godmer, pourtant une des têtes les plus solides de l'institution de la rue Sainte-Catherine, on n'a pas de louanges à lui faire.

Rarement a-t-on lu autant de formules ready-made inappropriées. D'abord, on apprend que l'installation traite le spectateur «avec tous les égards», tout juste avant de lire ceci: «il faut dire que l'œuvre a été conçue spécialement pour lui». Certes, dans l'histoire, des artistes ont souhaité ne pas montrer des travaux aujourd'hui célèbres, Mantegna, par exemple, avec son *Christ Mort* (1480-90), un exercice d'atelier, une œuvre trouvée à la mort de l'artiste, destinée à rester privée. L'imprudence du commissaire serait banale si son énoncé ne semblait insister sur la particularité de la chose, comme si les œuvres n'avaient jamais cessé d'imaginer leur spectateur, de s'adresser à lui, de lui donner des signes qu'elles se savent regardées. Marcel Duchamp avait bien compris, à l'inverse, que «les regardeurs font les tableaux». De plus, on vient de passer deux décennies au cours desquelles les œuvres d'art nous sollicitent directement, nous interpellent et nous crient à la figure leur présence, au point où on en vient à préférer des stratégies plus subtiles. Et on ne parle pas encore d'interactivité.

On nous accusera de s'acharner, mais dire que des spectateurs risquent d'être déconcertés par cette œuvre au musée et que cette dernière bouscule «les habitudes et comportements plus ou moins stéréotypés qui y ont généralement cours» revient à remâcher de vieilles idées, sans les actualiser. L'énoncé est à ce point aveugle que nous aurions envie d'inviter le conservateur à aller examiner de nouveau, dans d'autres institutions, les habitudes en question, surtout dans le contexte québécois où la muséologie invente constamment des solutions originales pour briser la monotonie des salles vieillottes, dépassées, des musées. Pas plus tard que la saison dernière, l'œuvre de Stéphane Gilot, au même musée, invitait au jeu, incitait à s'asseoir, à se prêter volontiers à des rencontres, bref à faire ce que dit Godmer pour Laliberté: adopter une attitude «plus libre, plus souple».

On est prêt à croire que le Musée d'art contemporain cherche à adopter depuis des années une attitude plus conviviale, dont on imagine l'objectif qui est de ne pas s'aliéner les visiteurs. On veut bien reconnaître que les conservateurs maison du musée ne sont pas des chercheurs de pointe (quoique cette position demeure éminemment discutable) et qu'ils ne partagent pas le même espace que leurs cousins à l'université. Même une écriture simple peut véhiculer des idées précises. Il y a cependant des limites à se faire raconter des inepties. Et des balourdises, l'exposition en fait récolte.

Mois de la photo à Montréal

Quelques arrêts stratégiques sur image

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Trente-sept expositions sont offertes durant le Mois de la photo à Montréal. Parmi les stratégies adoptées par les artistes pour remettre en question les pouvoirs de l'image se trouve celle de la mise en scène.

Les expositions liées à l'événement permettront à nouveau de cartographier les diverses stratégies d'analyse de l'image. Les changements de supports sont une de celles-ci. «Des artistes étudient la photographie sur le support vidéo, étudient l'image télévisuelle en la photographiant. Le changement de support est une manière d'analyser l'image, son fonctionnement, son pouvoir», explique l'un des commissaires de l'événement, Olivier Asselin (lire aussi notre texte à la une du Cahier des Arts).

La décontextualisation est une

autre manière de faire retour sur l'image. «Beaucoup d'artistes dans l'événement vont utiliser ce qu'on pourrait appeler des canaux de communication ready-made et ils vont le faire avec des images inattendues. C'est peut-être la dominante de la programmation.» Ceux-ci investiront l'espace public et les panneaux d'affichage, ce qui est une pratique familière en art contemporain depuis les années 70.

Parmi ces artistes, certains «revisitent l'image publicitaire pour y intégrer des contenus qui ne s'y trouvent pas.» L'œuvre de Ken Lum, par exemple, reproduit des propos d'immigrants qui ne se trouvent jamais relayés dans l'espace public, encore moins sur des panneaux d'affichage.

L'image journalistique sera également soustraite à son contexte. A titre de commissaire, l'artiste chilien Alfredo Jaar a demandé à des photo-journalistes, qui disposent d'énormes banques d'images, de choisir celles qui évoquent un moment paradisiaque et celles qui, au contraire, évoquent l'enfer. «Ils montrent des images journalistiques, d'une certaine manière documentaires, probablement des images qu'ils n'ont pas pu montrer ailleurs, des images qui en sont l'envers. C'est un peu un détournement. Cela en montre le sous-texte. Ces images ont toujours un autre sens que celui d'informer, de témoigner d'une réalité.» La recontextualisation de celles-ci dans un contexte catholique — le paradis, l'enfer — dépossède en quelque sorte les images d'elles-mêmes.

Par ailleurs, au cours de la manifestation, Susan Meiselas mettra à contribution le regard ethnographique, qui fabrique des images cristallisées et hégémoniques, souvent réductrices, de différentes communautés, en même temps, paradoxalement, qu'il permet d'entrer en contact avec d'autres cultures. L'image cinématographique, la fascination qu'elle exerce sera abordée par Mark Lewis, comme l'image médicale ou scientifique, rarement étudiée ici, par Ann-Sofi Sیدن (Suisse), par le recours au cinéma de fiction. De son côté, Shirin Neshat, au Musée d'art contemporain de Montréal, expose par le cinéma les clivages de la société islamique, marque ces territoires en y considérant le rôle du chant. L'image policière est du nombre, sans être dominante. «C'est surprenant, conclut celui pour qui les rapports à l'image sont multiples, mais la culture de surveillance n'est pas centrale à l'événement.»



SOURCE MOIS DE LA PHOTO

Fragments du futur (série), 2000, de Luc Choquer.

En marge des expositions Susan Meiselas. Representing the Dani: From the Stone Age to the Digital Age et Inferno and Paradiso

TABLE RONDE

Conférenciers :
les commissaires Alfredo Jaar, Maria Antonella Pelizzari et l'artiste Susan Meiselas

Le 9 septembre à 15 h
Maison de la culture Frontenac 2550, rue Ontario Est

le MOIS de la PHOTO

À MONTRÉAL septembre 2001



Définitions de la culture visuelle V

Mondialisation et postcolonialisme

7 conférenciers prestigieux

Homi Bhabha • Susan Douglas • Coco Fusco
Maximilien Laroche • Gerardo Mosquera
Pierre Ouellet • Ryan Rice

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

Le 5 octobre, de 17 h à 21 h et le 6 octobre, de 9 h à 17 h
Date limite d'inscription : le 21 septembre 2001
Il est fortement recommandé de s'inscrire le plus tôt possible.
Renseignements : (514) 847-6239
colloque@macm.org

Ce colloque international rassemblera des auteurs et des artistes qui se pencheront sur les rapports entre l'art, le politique et l'éthique. Plus précisément, nous examinerons les questions du pouvoir et de l'exclusion en relation avec les théories postcolonialistes, ainsi que les notions d'hybridité culturelle et de centre/périphérie dans notre contexte de mondialisation.

Inscriptions par télécopieur
(cartes de crédit seulement) : (514) 847-6290

Prière de retourner le formulaire d'inscription avec votre paiement au :
Musée d'art contemporain de Montréal.
Colloque Mondialisation et postcolonialisme
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Montréal (Québec) H2X 3X5

Frais d'inscription : 20 \$ taxes incluses
(étudiants et Amis du Musée : 10 \$)

S. V. P. Écrire en MAJUSCULES.

NOM _____
PROFESSION : (indiquer si étudiant) _____
ORGANISME OU INSTITUTION : _____
ADRESSE DE CORRESPONDANCE _____
RUE : _____
VILLE : _____ CODE POSTAL _____
TÉL. () _____ TÉLÉC. () _____
COURRIEL : _____

Langue de correspondance : français anglais
Utilisez-vous la traduction simultanée (gratuite) lors des colloques ? Oui Non

Mode de paiement
 Chèque : veuillez libeller votre chèque à l'ordre du Musée d'art contemporain de Montréal

Carte de crédit Visa MasterCard

N° carte : _____
Exp. : _____
J'autorise le Musée à débiter de mon compte la somme de \$ _____

Signature : _____

LES SOCIÉTÉS D'AUTRE UNIVERSITY OF GUELPH

Œuvres récentes

Serge Clément

Parfum de lumière

L'exposition se poursuit jusqu'au 6 octobre

GALERIE SIMON BLAIS
4521, rue Clark Montréal H2T 2F3 514.849.1165 Ouvert du mardi au vendredi 9h 30 à 17h 30 et le samedi 10h à 17h

CIRCA

GALERIE I
JEAN-PIERRE MORIN

GALERIE II
RENÉE LAVAILLANTE

Du 8 septembre au 6 octobre 2001

Vernissage le samedi 8 septembre de 15 h à 18 h

372, rue Sainte-Catherine Ouest # 444 Tél. : 393-8248
du mercredi au samedi de 12 h 00 à 17 h 30

Le Centre d'exposition Circa remercie le Conseil des Arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

DESSIN & CREATIVITÉ
AVEC BRUGA ROBATS

Atelier de dessin du 17 au 21 octobre

Dans un cadre enchanteur au cœur des montagnes des Cantons de l'Est, venez vivre une semaine d'épanouissement créatif où le dessin est l'outil privilégié pour faire émerger votre force créative.

Information et réservation (514) 849-1001 MIMBOURG

À propos de la gestualité

Quant à l'exposition qu'organise Olivier Asselin avec Marie Perreault, *De quelques rituels masculins: de la (re)production des genres par l'image* (Maison de la culture du Plateau Mont-Royal, du 7 septembre au 7 octobre), elle présente des artistes qui reprennent des images stéréotypées pour les rejouer en studio. Par exemple, deux joueurs de soccer qui s'embrassent, écrasés sur le sol, sont extraits de leur contexte, habillés en complet veston-cravate. Ainsi, un sous-texte latent est rendu explicite.

Dans cette exposition, deux artistes scandinaves, Maria Friberg et Annika Larsson, et un Suisse, Olivier Christinat, se penchent donc sur le motif de l'homme en complet veston-cravate. Pour Olivier Asselin, l'exposition propose un examen «du stéréotype de la masculinité, qui n'est plus celui de l'homme fort, mais qui est l'homme d'affaires. Il y a une réflexion sur la masculinité par cette icône moderne qu'est l'homme en veston cravate. Ça revisite l'image publicitaire et l'image médiatique.»

Des images d'actualité, par exemple une image de guerre, dans cette exposition seront jouées pour être remises en scène ailleurs. Christinat demande à des comédiens, dans une salle nue, de rejouer ces scènes. L'image qu'on retrouve sur les affiches de l'événement est tirée du travail de l'artiste suisse. Ces images «dépassent les bornes de la masculinité acceptable dans le monde des affaires, mais qui est acceptée, par exemple, dans le monde sportif. Cette recherche montre que les photographies sont codées.» Dans l'exposition, les images sources, extraites des médias, seront également exposées.

Dans la présentation, Friberg montrera des hommes d'affaires «qui jouent au mikado». Larsson expose des images stéréotypées de la masculinité en les remettant en scène et en les reflétant. Ainsi, les pouvoirs de l'image sur l'identité sexuelle et les comportements seront-ils abordés.

ARTS

ARTS VISUELS

Arrêts sur le détail photographique

DAVID CANTIN

Dans toute la ville de Québec et jusqu'à la fin du mois de septembre, il n'est pas impossible, pour le piéton, de croiser d'immenses photographies se déployant d'une rue à l'autre. À l'occasion de la deuxième édition de L'Année photographique à Québec, le centre Vu invite une douzaine d'artistes de la Vieille Capitale, jumelés à d'autres de l'extérieur, à produire des œuvres sous les thèmes de la latence et de l'hésitation. En tout, six installations *in situ* en milieu urbain, de même que deux expositions en salle. Un parcours où l'abondance se fait discrète et sensible.

On ne peut pas dire que cette expérience visuelle fasse dans l'excès à tout prix. Plusieurs images cherchent du reste à approfondir notre relation avec le monde le plus immédiat. Il faut regretter, par contre, que le volet extérieur soit beaucoup moins im-

pressionnant que les œuvres en salles. Dans la très touristique rue du Trésor, Michel Bélanger et Carl Bouchard se mêlent aux autres artistes afin de vendre une photographie des lieux que l'acheteur observera à l'aide de lunette trois dimensions. Sur l'image même, le duo se plaît à choisir une œuvre de leurs pairs. Clin d'œil sympathique et surtout conceptuel.

Dans la côte du Palais, Karole Biron et Barbara Claus s'approprient deux bâtiments abandonnés qu'on ne regarde plus, dorénavant, de la même manière. Au parc de l'Amérique française, Sébastien Reuzé tente d'immobiliser, à la place de drapeaux, le vol d'une mouette. Au marché du Vieux-Port, les légumes posés sur les tables trouvent une nouvelle amplitude. L'approche de Johanne Tremblay, tout comme celle de Françoise Dugré, favorise l'éclatement. Aussi, dans la

quelque peu typiques d'enfants d'âge pré-scolaire.

Cabanes d'oiseaux

Jusqu'à cette intersection, on ne peut pas dire que le trajet innové ou se démarque réellement avec force. Toutefois, il faut se rendre à un certain stationnement, situé à l'angle Dorchester et Sainte-Hélène, pour découvrir l'installation *Où se cachent les pigeons?* de Giorgia Volpe ainsi que de Thiago Szmecanyi. On apercevra alors une série de petites boîtes sur pied, à mi-chemin entre la cabane d'oiseaux et l'appareil photographique, où il est loisible de contempler la circulation, un plumage sombre, certaines parties de l'anatomie humaine ou simplement son propre reflet. Avant d'entrer dans le centre Vu, on se prêterait à un autre type d'expérience visuelle à partir du détail d'une grande structure tapissée de ces mêmes artistes. Volpe et Szmecanyi étonnent dans un pareil contexte.

En salle, d'abord chez Vu, les *Pièges à conviction* des Français Jean-Christophe Garcia et Maitexu Etcheverria tentent de recréer certaines histoires énigmatiques. Les photos de Garcia, qui travaille à l'aide d'une chambre photographique, renvoient à un univers bucolique où le détail porte à confusion. Il faut observer, très attentivement, tout ce qui se passe à l'intérieur de ces ronds au contour flou. Chez Etcheverria, l'espace demeure d'une tout autre nature. Ces fictions du quotidien révèlent davantage un univers presque aseptisé. Scènes de crimes ou de désirs?

Toutefois, il ne fait aucun doute que la série à retenir, parmi ces nombreuses propositions esthétiques, demeure celle de Nicolas Baier et Michel St-Martin à l'Œil de Poisson. Voilà une pratique qui interroge véritablement le médium ainsi que le rendu photographique. Il est d'ailleurs intéressant de noter que Baier se réclame davantage de la peinture que de la photographie. Ce travail sur une grande surface lisse soumet le banal (de la bibliothèque à la chambre à coucher) à une dé-



Une œuvre récente de Nicolas Baier. Il est intéressant de noter que Baier se réclame davantage de la peinture que de la photographie.

SOURCE L'ŒIL DE POISSON



SOURCE CENTRE VU

Cette œuvre de Maitexu Etcheverria, dont on ne voit ici qu'un détail, fait partie de l'exposition *Pièges à conviction*, au centre Vu. Le travail d'Etcheverria sur une grande surface lisse soumet le banal (de la bibliothèque à la chambre à coucher) à une déconstruction par fragments.

construction par fragments. La lumière, les objets, les couleurs, ainsi que les blancs prennent alors une tout autre signification. L'effet disperse et divise le regard de qui-conque prend la peine de relier les nuances subtiles.

Dans le cas de St-Martin, c'est le couple qui passe de la présence à la solitude réciproque. Les liens surprennent, sans toutefois imposer une lecture nette et précise. Sans contredit, l'arrêt obligatoire dans le cadre de cette ma-

nifestation qui interroge les possibilités du vrai comme du faux. Malheureusement, l'ensemble des propositions n'atteint pas toujours un pareil niveau d'exigence artistique.

PIÈGES À CONVICTION

Maitexu Etcheverria et Jean-Christophe Garcia, Centre Vu, 550 côte d'Abraham, Québec, jusqu'au 30 septembre.

LE VERTIGE DE L'ÉVIDENCE

2^e année photographique, créations collectives en galeries et dans différents endroits à Québec, jusqu'au 30 septembre.

PHOTOGRAPHIES

Nicolas Baier et Michel St-Martin, L'Œil de Poisson, 580 côte d'Abraham, Québec, jusqu'au 15 septembre.

DERNIÈRE CHANCE jusqu'au 16 septembre

Du 23 août au 16 septembre 2001, tout acheteur d'un billet* de l'exposition *Picasso érotique* obtiendra 50 % de rabais à l'achat d'un billet de l'exposition *Aluminium et design*.

*Offre valide seulement pour les billets réguliers (adultes)

14 juin - 16 septembre 2001

PICASSO



Les yeux de Pablo Picasso. PHOTO DE DAVID DOUGLAS DUNCAN.

ÉROTIQUE

Billets en vente sur le Réseau Admission au (514) 790-1245 et sur notre site Internet www.mbam.qc.ca Pavillon Jean-Noël Desmarais, 1380, rue Sherbrooke Ouest. Renseignements généraux: (514) 285-2000. Ouvert tous les jours, de 10h à 18h, le mercredi jusqu'à 21h.

UNE PRÉSENTATION DE

accenture

groupe télécom
GARDER CONTACT

M

MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTREALQuébec
Ministère des Affaires culturelles
et de la PatrimoineM
Association des Métiers
de l'Art et de la Culture

AIR FRANCE

La Presse

CBC

ALICA

ALLIANCE POUR LA CIRCULATION DE L'ART

8 MANŒUVRES EN QUÊTE D'UN TERRITOIRE

CYBER-REPORTAGE
15 HEURES
www.3e-imperial.org

MANŒUVRE 2

RONALD & RICHARD/CLÉMENT CÔTÉ

Dimanche 16 septembre à 14 heures

CHAIRE OBSERVATOIRE DE L'ENTREPRENEURSHIP

CHÂTEAU RICHE-ART, 585, AVENUE DU PALAIS,
VILLE DE SAINT-JOSEPH-DE-BEAUCE

← DEMAIN : YVES GENDREAU, 15 HEURES

3
imperial

INFORMATIONS : (450) 372-7261

À la découverte du
PARADIS
LE PACIFIQUE SUD AVEC COOK ET BOUGAINVILLE



DU 17 MAI AU 8 OCTOBRE

Musée
STEWART

Île Sainte-Hélène

Métro Île Sainte-Hélène

Ouvert tous les jours - 10h à 18h

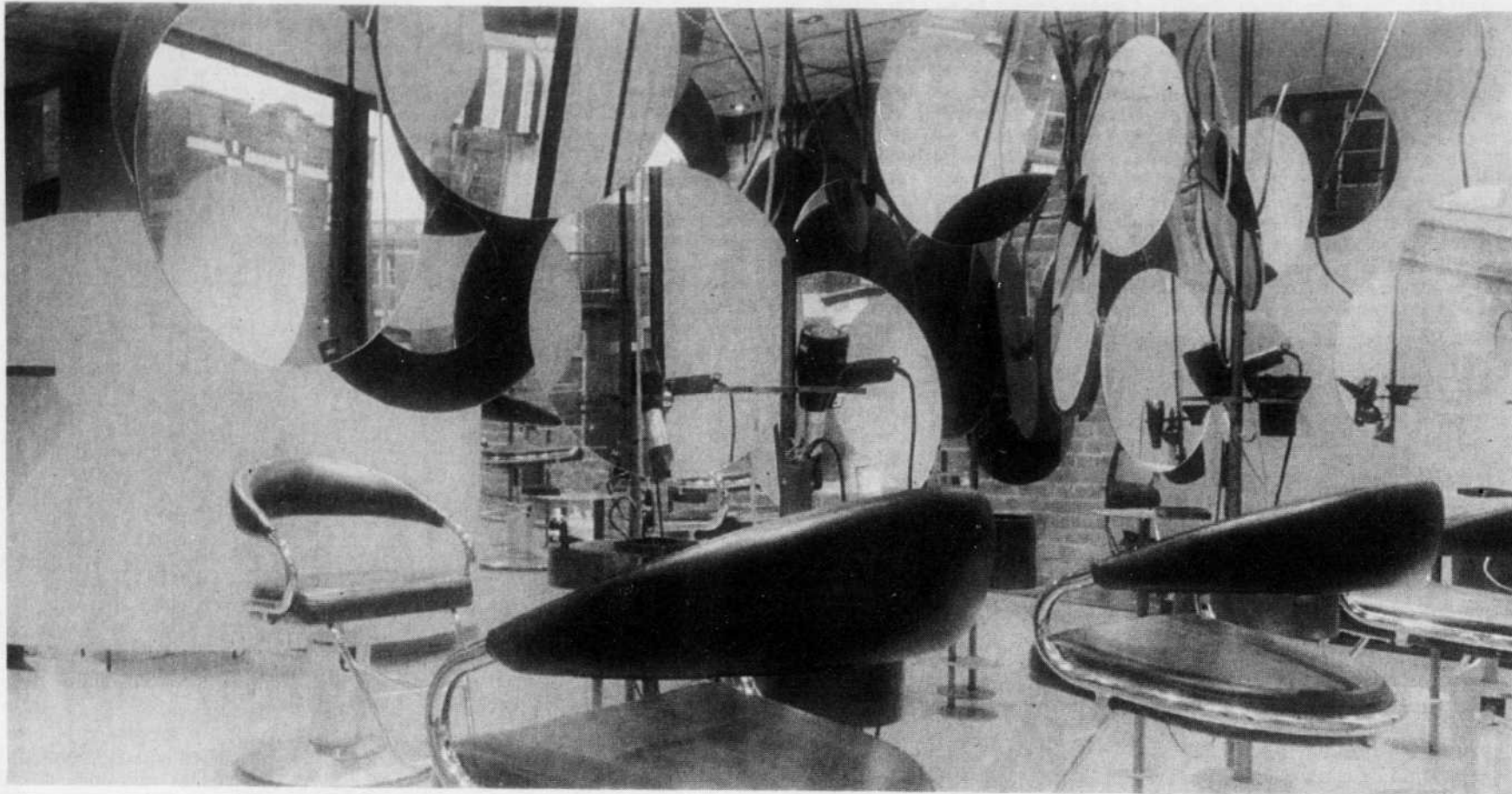
Info : (514) 861-6701

Québec

www.stewart-museum.org

Hier matin, les organisateurs du concours Commerce Design Montréal dévoilaient les prix du public SAQ 2001. Des commerces déjà primés en mai dernier par un jury professionnel ont été soumis durant tout l'été au jugement des Montréalais, qui ont eu la possibilité de voter pour leurs préférés. Parmi les trois premiers figurent, aux deux premières places, des réalisations de Jean-Pierre Viau: le restaurant Chez L'Épicier et le Pub Unity. Designer connu et aimé des Montréalais, il détient le record du concours Commerce Design avec, à son actif, 11 Grands Prix. Rencontre avec un designer prolifique.

FORMES



Salon de coiffure Orbite. 1990-94

Jean-Pierre Viau designer fine bouche

SYLVIE BERKOVICZ

L'entretien à lieu dans le restaurant Le Lychee, dernière œuvre de Jean-Pierre Viau qui vient tout juste d'ouvrir ses portes. Ambiance douce et plutôt neutre pour un lieu qui prend vie à la nuit tombée, grâce à des projections vidéo et des effets de lumière. L'intervention de Viau est visible dans l'occupation de l'espace, le rythme imposé par une succession de lampes suspendues, le vaste bar en U et la note plus artistique donnée par d'étonnants rideaux de petits cailloux de céramique (façon rideau de perles), œuvre de Pascale Girardin.

Un décor qui remplit parfaitement sa fonction de nouveau lieu à la mode, un espace qui répond à la demande du client. Et c'est une des forces de Jean-Pierre Viau que d'avoir su s'adapter aux tendances du moment sans totalement y succomber, de livrer honnêtement un produit souvent durable en comprenant parfaitement les raisons d'être d'un lieu et les attentes du client. Ce qui explique pourquoi il est devenu le spécialiste des restaurants (une quarantaine à son actif), suscitant parfois jalousie et envie parmi ses confrères.

C'est pourtant en adoptant une ligne radicale que Jean-Pierre Viau a fait son entrée dans le monde du design au milieu des années 80.

«J'ai commencé à travailler avec Alex Faroud, propriétaire de la boutique Moug rue Crescent [haut lieu des années 80]. Je sortais de l'UQAM, je ne savais pas dessiner. Il m'a engagé parce que j'avais fait un moulin à café plutôt spécial. Il avait toujours en tête de déménager sa boutique. On trouvait un local, on dessinait la boutique, et puis non, on ne déménageait plus! Je faisais juste dessiner, j'apprenais, je ne faisais rien en fait! Après, j'ai rencontré Christian d'Orangeville, vétérinaire rue Laurier, qui a ouvert deux boutiques japonaises, Nô et O Tokyo. C'est à ce moment que j'ai rencontré l'architecte Jacques Bilodeau, qui lui aussi voulait ouvrir un bureau de design. Nous avons commencé à travailler ensemble sur ces projets japonais. Ça fonctionnait à merveille avec notre esprit puriste: l'acier brut, le noir, le béton, c'était extraordinaire avec les vêtements japonais de Comme des garçons ou d'Issey Miyake. Ensuite, avec Jacques, nous avons fait le salon Eclectic, la boutique Fureur, Les Créateurs rue Sherbrooke, toujours dans cette ligne dure et minimale.»

On est encore loin du style Pizzédé-

lic qui a fait la renommée de Jean-Pierre Viau quelques années plus tard. Un travail, plus qu'un style, qui a pris racine dans un des plus importants projets de sa carrière, son premier en solo, le restaurant Citrus, qui pour tous ceux qui l'ont connu est une des belles et bonnes tables qu'a connues Montréal.

«Le Citrus est mon premier projet en couleur. M. Beausoleil, le propriétaire [aujourd'hui l'homme derrière Chez L'Épicier], avait vu mon portfolio, qu'il avait beaucoup aimé. Sauf qu'il ne voulait pas de trucs en béton! Il a dit: oui, j'aime beaucoup ce que tu fais, sauf que je veux quelque chose de chaleureux.

«J'avais de la misère avec la couleur, je n'avais jamais travaillé avec. Pour moi, c'était de la décoration, un manque d'imagination; quand on ne sait pas quoi faire, on met de la couleur!

Mais, en même temps et paradoxalement, je trouvais que le design qu'on faisait devenait de plus en plus ornemental, à l'encontre du minimalisme pur et dur. On mettait des boulons, des fils d'acier, des détails plus sexy. En même temps, faire dans le high-tech devenait de plus en plus coûteux. Faire une table articulée qui se lève, qui se baisse, travailler l'aluminium, faire des soudures, ou utiliser des matériaux comme la fibre de carbone, qui arrivait sur le marché, était impossible pour nous, le marché n'était pas là. Donc, pour Citrus, j'ai dû jouer sur cette ambiguïté: être minimaliste et en même temps rendre ça chaleureux. C'est l'architecte Jacques Rousseau qui m'a ouvert un peu les yeux sur la couleur. Nous avions fait un

projet de discothèque à Boston où nous avions utilisé de l'acajou teint en rouge. C'était intéressant de pousser à l'extrême les éléments, de les saturer de couleur. Pour le restaurant j'ai donc apprivoisé le rouge de l'acajou, puis les murs en plâtres salis et jaunés, et enfin le bleu de l'acier. Chaque matière a sa qualité, son caractère, sa force.

«Citrus a été le premier, après j'ai fait le salon de coiffure Orbite. Dans ce cas, j'ai utilisé les couleurs à cause des murs en briques. Je trouvais ça hyper granola et, pour un designer à cette époque, être grano c'était la fin du monde! Louis Hechter, l'un des propriétaires, arrivait de Eclectic et ne voulait surtout pas de cette ambiance industrielle. En mettant des couleurs très fortes, saturées, et aussi des formes organiques, non seulement ça atténuait la brique mais cela contribuait à cette ambiance d'atelier plus folle.»

L'aménagement de Pizzédélic, le «hit» de Jean-Pierre Viau, la réalisation qui a le plus fait parler mais aussi l'un

des endroits les plus fréquentés du moment, a pris racine dans ce mouvement. Chaque Montréalais a au moins mis une fois les pieds dans cette pizzeria festive et colorée ou dans l'un des restaurants de la chaîne. La pizzeria urbaine, sans four à bois apparent, accessible à tous, un brin branchée mais pas trop, avec une porte de garage détournée en vitrine qui ouvre la salle sur les beaux jours de l'été. Jean-Pierre Viau a collaboré avec Pizzédélic jusqu'en 1998. Il a contribué largement au succès de tous les restaurants qui ont ouvert durant cette période et même donné le ton à ceux qui ont suivi.

«Les fondateurs de Pizzédélic m'ont appelé pour me demander si j'étais capable de faire des restos à petit budget. Juste après avoir eu le contrat, je partais pour Amsterdam et, comme je n'y faisais pas grand-chose, je suis allé voir les restos italiens! Je me suis rendu compte qu'ils se ressemblent tous où que tu sois dans le monde et qu'ils utilisent les mêmes codes culturels: les artefacts, les fausses briques, les fausses pierres, etc. Il m'est donc venu l'idée de prendre ces codes et de les trafiquer. De les rendre humoristiques, exagérés, d'où le mur de faux raisins, les toilettes cachées derrière un buisson, la fausse pierre.»

Après ça, tout a déboulé, le boulevard Saint-Laurent bougeait. Ont suivi la Cafeteria Publix, Le Globe, puis les cafés A. L. Van Houtte, les boutiques de cosmétiques Make Up for Ever, les restaurants Mikado, Toqué, Pizzaiolle, Soto, le Café des Beaux-Arts... pour ne nommer que ceux-là.

«Malgré tout, il y a des clients qui pensent encore que je ne fais que des projets pas chers. C'est la période Pizzédélic qui a marqué les esprits: "Tes capable de faire quelque chose de merveilleux, d'extraordinaire avec presque pas de budget!" Oui, cette idée de budget pas cher me colle encore à la peau même si je fais des restos plus chics comme le Soto.»

Mais les restos d'aujourd'hui ont tendance à s'uniformiser. Les codes changent; on ne sait plus très bien, comme au Lychee par exemple, dans quel univers gastronomique on se trouve. Tout le monde recherche ce chic un peu minimaliste qui fait la une des magazines de déco.

«Ça, c'est l'influence de Wallpaper! Les revues, la diffusion des images font qu'il est plus facile que tout le monde se ressemblent. C'est là que le designer doit savoir ce qui se passe sans être trop influencé. Pour être tout à fait honnête, ici je ne peux pas dire que c'est du pur Jean-Pierre Viau. Ces tons de beige, brun, blanc, c'est plutôt commun, les tables façon wenge, tout ça reste dans les codes "wallpaperiens" acceptables! Ce qui me ferait envie? Faire quelque chose de laid! Sans contraintes, ni références culturelles, ni positionnement! Rien. Juste laid!»



Restaurant Soto. 2000